

# EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2343. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Jedi  
12  
AVRIL  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 62.73 - 62.75 - 15.69  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois 10 fr., 6 mois 18 fr., 1 an 35 fr.  
Étranger : 3 mois 20 fr., 6 mois 38 fr., 1 an 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

ILS ONT VRAIMENT FAIM... — Voir l'article à la page 3



LES HOMMES D'UNE PATROUILLE SUISSE LANCENT UNE MICHE DE PAIN A UN SOLDAT ALLEMAND PAR-DESSUS LES FILS DE FER DE LA FRONTIÈRE. Nos ennemis, en service à la frontière suisse, reviennent sans cesse dans leurs conversations sur le manque de pain dont ils souffrent de plus en plus. La "Tribune de Genève" cite le cas d'un officier qui demandait, à des soldats suisses, un pain de trois kilos en échange d'un masque contre les gaz. Ces précisions concordent d'ailleurs avec les détails fournis par les habitants des régions françaises récemment délivrées. Nous recevons de Suisse ce probant instantané, venant corroborer un état de choses qui ne fait plus de doute.

Le Brésil, qui a rompu avec l'Allemagne, lui déclarera-t-il la guerre ?



LES EQUIPAGES DES NAVIRES DE GUERRE BRÉSILIENS DEFILANT, LE JOUR DE LA FÊTE NATIONALE, DANS L'AVENUE PRINCIPALE DE RIO-DE-JANEIRO. Après la Chine et Cuba, la République du Brésil a rompu diplomatiquement avec l'Allemagne, et il est probable qu'elle entrera bientôt en guerre comme les États-Unis. Le fait est gros de conséquences, car le Brésil, qui fut toujours favorable à l'Entente, est un pays de 8.497.540 kilomètres carrés peuplé de 24.308.000 habitants. L'armée est peu importante, mais la marine, qui compte vingt-trois bâtiments, dont quatre cuirassés, pourrait contribuer utilement à assurer la police dans le sud de l'Océan Atlantique.



# LA BATAILLE D'ARRAS

## LES ANGLAIS ENLEVENT MONCHY-LE-PREUX

Les opérations de nos alliés se développent favorablement et d'une façon conforme à leurs plans.

La bataille qui sans doute gardera dans l'histoire le nom de bataille d'Arras vient d'achever sa troisième journée. Cette journée a été marquée par un temps d'arrêt que les mauvaises conditions de visibilité et la nécessité d'organiser le terrain conquis suffisent à expliquer. Une bataille de la guerre moderne dure des semaines et des mois. Celle-ci ne fait donc que commencer, et tout



Général VICTORIEUX Les généraux ALLENBY (au centre) et HORNS (à droite) — les deux vainqueurs de la bataille d'Arras — causent avec le général HERBERT PLUMER

pronostic sur ses conséquences futures serait prématuré. Mais le début en est magnifique et autorise les meilleures espérances.

C'est toujours dans le secteur de Vimy que la résistance de l'ennemi est la plus tenace, parce que ce secteur est moins affecté que ceux qui lui font suite au sud par la retraite de la deuxième armée allemande, entre Cambrai et Saint-Quentin, et qu'il commande un territoire dont les richesses souterraines font un gage précieux. Cependant la première ligne de défense, formée par la crête de Vimy, a été prise entièrement, et toutes les contre-attaques que les Allemands ont lancées sur la position conquise ont été brisées. L'aviation, qui avait préparé la bataille, en liaison avec l'artillerie, est intervenue également dans l'action pour soutenir l'infanterie en allant chercher, à l'arrière des lignes, les renforts en marche et les décider par ses projectiles.

La deuxième ligne de résistance s'appuyait aux villages de Givenchy, Vimy, Furbus, Willerval et Arleux-en-Gohelle. Ces villages situés sur de faibles ondulations sont tous dominés par les observatoires de la crête de Vimy, désormais au pouvoir de nos alliés. Déjà le village de Furbus a été pris : c'est une première brèche, qui ne manquera pas de s'élargir.

Entre la route de Douai et la Scarpe, la progression continue dans les directions d'Oppy, Qanella et Plouvain.

Au sud de la Scarpe, le village de Monchy-le-Preux et les collines avoisinantes, qui s'élevaient jusqu'à la cote 122, ont été pris d'assaut. C'est là une position de premier ordre, qui donne des vues, à l'est, jusqu'aux marais d'Arleux et à la route de Douai à Cambrai. Aussi la garnison avait-elle reçu l'ordre de s'y maintenir coûte que coûte. Elle n'en a pas moins été délogée par l'assaut de nos alliés, qui ont ensuite repoussé de fortes contre-attaques.

Plus au sud, des reconnaissances ont été dirigées vers Bullecourt, entre Ecoust-Saint-Mein et Quéant.

« Les opérations, disent nos alliés, se développent favorablement et d'une manière conforme à nos plans. » L'indication, d'un laconisme voulu, est pourtant pleine de sens, car elle indique que la bataille n'est pas, comme celles que les Allemands ont engagées sur l'Yser et devant Verdun, une poussée brutale et monotone. C'est une bataille de manœuvre, mais de manœuvre progressive et à grande envergure. Le front d'attaque n'est pas invariable. Il s'allonge et s'étire, en déformations calculées, de telle sorte que les obstacles soient tournés et que les renforts amenés par l'ennemi aux points tout d'abord menacés deviennent inutiles. Tel est le plan auquel la communication britannique faisait allusion. Nous ne dirons pas qu'il vaut mieux que le plan de Hindenburg, mais il possède au moins un avantage incontestable : on l'exécute.

Jean VILLARS.

### Tous les objectifs désignés ont été atteints

LONDRES, 11 avril. — Les détails complémentaires qui arrivent sur la lutte autour d'Arras démontrent deux faits significatifs : d'abord la merveilleuse attitude des soldats, ensuite la science du commandement chez les généraux.

L'infanterie parle avec la plus vive admiration de l'artillerie, et les canonniers parlent avec amour des aviateurs qui, à leur tour, parlent en termes élogieux de la splendide avance de l'infanterie et de l'aide que lui ont apportée les tanks.

Ni plaintes, ni critiques parmi les troupes du front, qui toutes sont heureuses et satisfaites de participer à la plus grande bataille à laquelle les Anglais ont pris part depuis le commencement de la guerre.

C'est la première fois que toutes les troupes engagées ont réussi à atteindre tous les objectifs désignés, ce qui est un éloge du travail laborieux et incessant de tous pour améliorer toujours l'armée.

La victoire de lundi est en effet un résultat de la tactique parfaite qui a été appliquée par les Français à Verdun et par les Anglais sur l'Ancre et à Arras, c'est-à-dire d'une méthode permettant la capture des plus puissantes fortifications de campagne avec moins de pertes pour l'assaillant que pour le défenseur.

Cette méthode réduit à néant la théorie professée souvent que la science du général est moins importante aujourd'hui que jadis et qu'il n'y a pas de grands généraux anglais.

Les étonnantes exploits du maréchal Douglas Haig et de son état-major, secondé par un groupe remarquable de chefs d'armées, sont maintenant pleinement appréciés et tout le monde a confiance que ses conceptions stratégiques feront bientôt leurs preuves, car on commence maintenant à comprendre que les Allemands sont, stratégiquement parlant, nos inférieurs dans l'Ouest.

### Un général allemand prisonnier

LONDRES, 11 avril. — Le correspondant de l'Agence Reuters sur le front britannique télégraphie le 10 avril :

Parmi les prisonniers faits hier se trouvent le général commandant la 11<sup>e</sup> division et un colonel de la 8<sup>e</sup> division bavaroise.

Un parti de cavaliers anglais a chargé deux obusiers lourds qui étaient installés sur les bords de la Scarpe, a saisi les canonniers et a rendu inutilisables les canons, qui, plus tard, ont été ramenés vers l'arrière. La journée s'est passée à consolider les gains importants réalisés lundi et à nettoyer le champ de bataille des petits groupes qui résistent encore. Jusqu'à présent, l'ennemi ne semble pas disposé à contre-attaquer sur une grande échelle, mais il est improbable qu'il tente rien pour reprendre les positions importantes que nous lui avons arrachées.

### Les pertes allemandes depuis le début de la guerre

4.369.000 hommes hors de combat

Les listes officielles de pertes pour l'armée et la marine allemandes, avancées depuis le début de la guerre, atteignent le total suivant :

Tués, 1.040.603 ; blessés, 2.041.860 ; disparus, 585.121. Total général, 4.267.589, plus 101.500 officiers.

Tous ces chiffres ne se rapportent qu'aux pertes constatées jusqu'au 28 février, et sont loin de les comprendre toutes, les omissions étant nombreuses et systématiques.

### Un vapeur espagnol torpillé sans avertissement

MADRID, 11 avril. — Le vapeur espagnol San Fulgencio a été torpillé sans avertissement préalable par un sous-marin allemand. L'équipage a pu être miraculeusement sauvé. Il ne put prendre place dans les canots qu'après que le navire eut essuyé dix coups de canon.

Le commandant du sous-marin obligea les hommes qui montaient un des canots à s'approcher et y fit monter des marins allemands, qui allèrent déposer des bombes à bord du San Fulgencio.

L'équipage du navire a pu être recueilli et a débarqué aux Sables-d'Olonne. Le San Fulgencio était parti d'Espagne avant le blocus, muni d'un sauf-conduit allemand.

C'est le premier navire espagnol qui ait été torpillé sans avertissement.

Les journaux de Madrid manifestent la plus vive indignation.

**ECOLE** Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 63  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

## Les déménagements du prince Eitel Friedrich

On sait que le prince Eitel Friedrich, commandant la 2<sup>e</sup> division de la garde, s'était installé au château d'Avricourt, propriété du comte Balny d'Avricourt, à la fin d'octobre 1915. Il sortait accompagné par quelques officiers et donnait aux habitants l'impression d'un hôte d'honneur et d'un seigneur. On ne pouvait s'imaginer que cet excentrique lui aurait été recommandé pour sa santé.

Eitel Friedrich semble avoir éprouvé une crainte trop peu dissimulée de nos bombardements. Il avait fait construire un confortable abri bétonné où il se préservait de nuit comme de jour, si tôt qu'un avion suspect était signalé. Le fait était bien connu et de la population du village et des soldats.

En juin 1916, à la suite d'une incursion des avions français, Eitel Friedrich quitta précipitamment le château d'Avricourt pour le château de Frétoy, propriété de M. D... conseiller référendaire à la cour des comptes. Mais cette habitation nouvelle, simple villa de campagne, n'était pas non plus un lieu de grandes réceptions, parait sans doute au prince trop simplement meublée. C'est pourquoi des camions automobiles et des voitures à chevaux transportent à Frétoy le mobilier du château d'Avricourt.

Ce n'est pas assez du mobilier du château : on déménage également une autre habitation importante d'Avricourt : celle de M. H... Ce qui ne trouve pas sa place dans la loggia réservée au prince, on l'installe dans les chambres de ses officiers. Ainsi, on retrouve aujourd'hui épars dans



LE PRINCE EITEL FRIEDRICH

les maisons de Frétoy les meubles de MM. Balny, d'Avricourt et H... D'ailleurs, les plus riches ont été expédiés en Allemagne.

Bien entendu, le premier travail à Frétoy par les troupes du prince Eitel fut la construction de l'indispensable abri bétonné.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1916, la 2<sup>e</sup> division de la garde est dirigée, dans la Somme (secteur nord de la Rivière). Le prince Eitel s'installe au château de Templeux-la-Fosse. Il n'y est pas longtemps en repos. Son quartier général, repéré, est bombardé par une de nos pièces à longue portée, dont le tir est efficace. Le prince déménage et s'abrite au château de Villers-Faucon, hors de portée des canons français. Mais la région est mauvaise pour la garde et son prince. Le mois suivant, le prince revient à sa villégiature de Frétoy.

Là encore il est repéré par l'aviation française. Craignant de ne pas dormir tranquille au château, il passe modestement ses nuits dans un bâtiment de la ferme.

Le 1<sup>er</sup> novembre, il déménage encore une fois ; puis, en mars 1917, il quitte la région. Mais il faut que tant d'alarmes et de déménagements se payent. Le château d'Avricourt, préparé des longtemps avant la retraite pour recevoir des mines et dont les soldats disaient couramment : « Si nous sommes obligés de partir, nous le ferons sauter », n'est plus que ruines.

Sous les yeux vigilants du commandant d'armes, le village d'Avricourt a été dévasté, et c'est probablement en présence même d'Eitel Friedrich que toute la région de Villers-Faucon à Aumont à Flavy-le-Moriel a été saignée arbre par arbre, maison par maison.

### DES MINES A L'ENTREE DU PORT DE NEW-YORK

#### Un transatlantique avarié

LIVERPOOL, 11 avril. — Le transatlantique New-York, un grand steamer de 15.000 tonnes, a heurté une mine à l'entrée du port de New-York. Il a été avarié par l'explosion, mais il a pu pénétrer dans le port par ses propres moyens.

L'explosion ébranla tout le navire. La voie d'eau fut aveuglée tout bien que mal. Le navire, fortement endommagé, avait la poupe et les hélices hors de l'eau. Le sauvetage des canots fut extrêmement difficile. Plusieurs matelots furent blessés.

Répondant aux signaux d'alarme du New-York, plusieurs bâtiments s'approchèrent rapidement. Tous les passagers furent transportés et, plus tard, déchargés, assez éprouvés.

Un officier du navire avoua qu'il s'agissait d'une petite mine allemande du type de celles semées par les sous-marins allemands.

Explosion d'une usine de munitions  
New-York, 11 avril. — L'usine de munitions Baldwin, à Bridgeport, près de Philadelphie, a souffert hier matin, vers dix heures, d'une explosion qui a tué sept personnes et en a blessé cinquante. Plus de 150 tonnes ont été reléguées mortes des débris ; 200 autres ont été reléguées.

Les autorités qui dirigent l'enquête ont la conviction qu'il s'agit d'une présence d'un complot et ont fait procéder à vingt arrestations.

**LE "TIP" remplace le Beurre**  
Acc. Pellerin, 82, r. Rambuteau (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>)

## TOUTE L'AMÉRIQUE CONTRE L'ALLEMAGNE

### L'Argentine proclame qu'elle approuve l'attitude des Etats-Unis

#### AU PREMIER ATTENTAT CONTRE SES DROITS, CE SERA LA RUPTURE

La boucle fatale se resserre autour de l'Allemagne. Après le monde anglo-saxon, l'Amérique latine se solidarise contre l'empire allemand, qui n'a pas assez compté avec un facteur essentiel : l'immensité des relations et la communauté des intérêts entre les Etats-Unis et les républiques sud-américaines.

Comme pour l'Amérique, il a fallu au Brésil un fait pour l'amener à rompre avec l'Allemagne. Les torpillages ont produit à Rio-de-Janeiro, le même effet et le même résultat qu'à Washington. Mais l'impulsion est donnée désormais. L'existence d'un grief concret ne paraît même plus une condition indispensable pour déterminer l'attitude des Etats de l'Amérique latine.

C'est ainsi que la République Argentine vient de prendre position d'une manière qui laisse pressentir qu'elle rompra, elle aussi, avec Berlin à la première occasion. Déjà sa réponse à la notification du blocus sous-marin avait été très sèche : l'exemple des Etats-Unis et du Brésil aura encouragé le gouvernement argentin à exprimer le fond de sa pensée.

Des lors on peut prévoir, à travers l'Amérique du Sud, comme une grande chaîne de poudre. Le sentiment public, en Bolivie, se prononce contre l'Allemagne. L'Uruguay fait plus : il prépare une armée destinée à tenir en respect les colons allemands qu'on soupçonne de fenter un soulèvement dans les Etats du Brésil méridional, où ils sont nombreux.

Seul le Mexique semble conserver une attitude suspicieuse. Mais le Mexique est depuis longtemps à l'écart de la vie américaine. Ainsi c'est tout un continent sur lequel l'Allemagne avait de grandes visées d'avenir qui se ferme pour elle.

Le point de vue moral, au point de vue matériel, jamais il n'est aussi clairement marqué que la guerre qu'elle a voulue et qui l'a conduite à provoquer le monde entier aura été une spéculation aussi absurde que désastreuse. — J. B.

BUENOS-AIRES, 10 avril. — Le conseil des ministres a tenu de nouvelles séances aujourd'hui et ce soir.

Le gouvernement déclarera la neutralité au sujet de la guerre entre les Etats-Unis et l'Allemagne, mais il déclarera qu'il considère comme juste l'attitude des Etats-Unis. (Havas.)

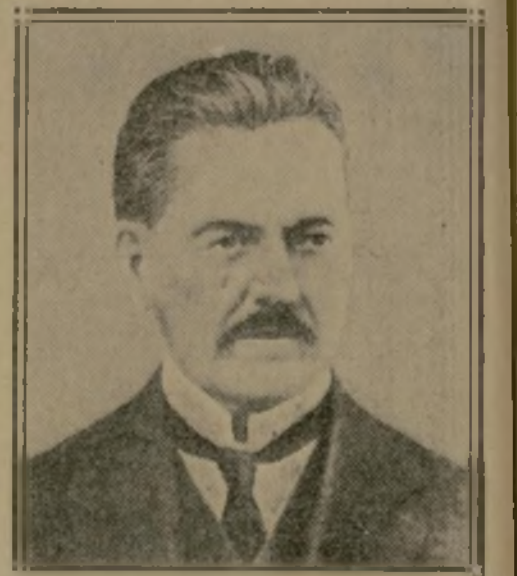
BUENOS-AIRES, 10 avril. — La déclaration du gouvernement argentin, approuvant l'attitude des Etats-Unis, a été connue tard dans la soirée.

Elle a causé une énorme impression et une grande satisfaction dans le public.

Des groupes enthousiastes parcourent les rues ; les étudiants préparent des manifestions en faveur des Alliés. (Havas.)

#### Le texte de la note officielle

BUENOS-AIRES, 10 avril. — Le ministre des Affaires étrangères, répondant à la communication de M. Stimson, ambassadeur des Etats-Unis à Buenos-Aires, au



M. IRIGOYEN

président de la République Argentine

au sujet de la déclaration de l'état de guerre des Etats-Unis avec l'Allemagne, lui a adressé une note officielle déclinant :

« Le gouvernement argentin, étant donné les raisons qui ont obligé les Etats-Unis à déclarer la guerre à l'Allemagne, reconnaît la justice de cette résolution, parce qu'elle est basée sur la violation des principes de neutralité, consacrés par les règles du droit international, qui étaient considérées comme des conquêtes définitives de la civilisation. »

Signé : PUEYNEDON, ministre des Affaires étrangères.

#### Le Guatemala mobilise

WASHINGTON, 11 avril. — Le président du Guatemala, M. Cabrera, a proclamé l'état de siège sur tout le territoire de la République. (Havas.)

Cette mesure est considérée comme l'indication formelle que le Guatemala est résolu à se joindre à la guerre contre l'Allemagne. (Havas.)

M. Cabrera a immédiatement fait donner des ordres pour que l'armée soit mise sur pied de guerre. (Radio.)

## EN L'HONNEUR DES ETATS-UNIS

Une brillante réunion organisée par le comité France-Amérique a eu lieu, hier, à 4 h. 30, 136, Champs-Élysées, dans l'ancien hôtel particulier de Mme Bressini, affecté pour la durée de la guerre au service « Transport France-Amérique ».

Au premier étage, dans un grand salon, décoré aux couleurs alliées, s'empressent de nombreuses personnalités françaises et étrangères. Le Président de la République assistait à cette manifestation ; il était accompagné de M. William Marlin, chef du protocole, et du colonel de Rieux.

Sur l'estrade avaient pris place les orateurs : MM. Hanotaux, président du comité ; Viviani, Mithouard, président du conseil municipal ; Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, et le général Brugère.

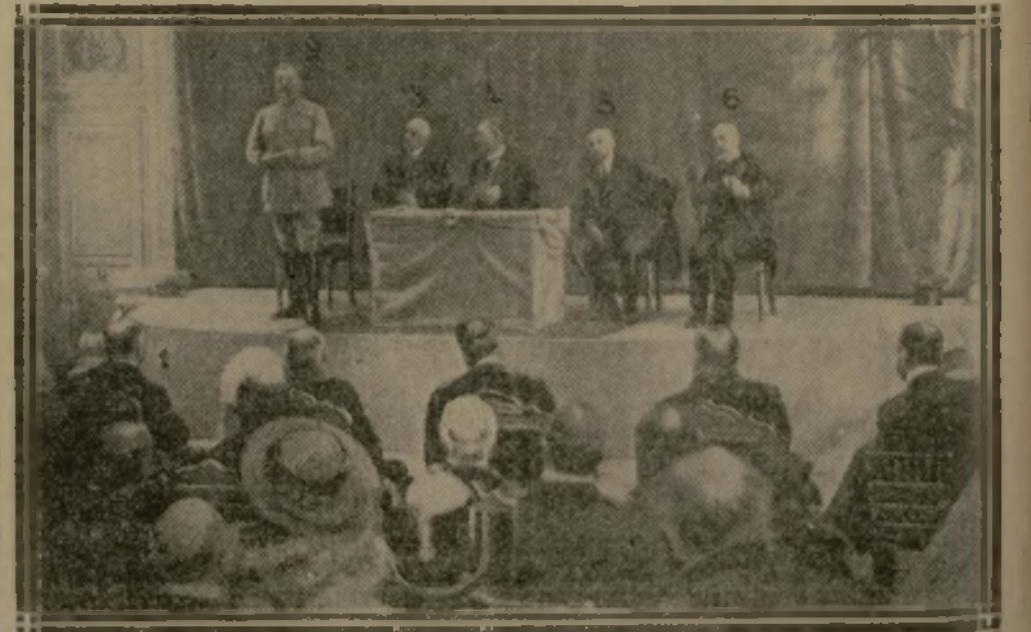
Dans l'assistance, avec les ministres des pays alliés et des représentants de la Chine et du Brésil : M. Mélin, sous-secrétaire d'Etat aux Finances ; le général Dubail, gouverneur militaire de Paris ; l'amiral Lacaze, MM. Laurent, préfet de police ; Boutroux, président du comité franco-anglais ;

des Etats-Unis et de la France est le couronnement de l'œuvre poursuivie depuis dix ans par le comité, il établit, entre la civilisation pacifique à laquelle se rattache la patrie du président Wilson et la civilisation allemande, un saisissant parallèle et proclame, avec une légitime fierté, « au moment où le Nouveau-Monde nous apporte le réconfort de son alliance, que ce sont les armées de la Marine et celles de Verdun qui ont fait dans l'univers la propagande du devoir ».

Le général Brugère, président de la section des Etats-Unis, salue la grande nation sœur.

M. Adrien Mithouard, au nom de la Ville de Paris, déclare : « Ce sera l'éternel honneur du président Wilson d'avoir formulé, avec une hauteur de vues, avec une noblesse d'accent incomparable, le code de la moralité internationale, la déclaration des devoirs des peuples ».

M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, remercie la France de l'accueil chaleureux qu'elle fait à sa sœur d'outre-mer et



#### LE DISCOURS DU GÉNÉRAL BRUGÈRE

1. M. POINGARÉ ; 2. GÉNÉRAL BRUGÈRE ; 3. M. SHARP ; 4. M. RENÉ VIVIANI ; 5. M. HANOTAUX ; 6. M. MITHOUARD

M. Croiset, doyen de la Faculté des lettres ; Weisinger, de l'Institut ; le bâtonnier Henri Robert ; Wilson, pasteur de l'Eglise américaine ; Reynolds, conseil général de la République Argentine ; le prince Roland Bonaparte, la duchesse douairière d'Uzes, le docteur Garette, le professeur Pozzi, M. Borel, sous-directeur à l'Ecole normale supérieure, représentant M. Poincaré ; le général Paul Ernest Lavisse, Néel et Raphaël Georges-Lévy, de l'Institut ; Charles Prince, dont le neveu, aviateur à l'école américaine, tomba récemment au champ d'honneur, etc., etc.

M. Hanotaux prend le premier la parole. Après avoir constaté que l'entente actuelle

déclare que c'est un honneur de combattre à ses côtés pour les droits de l'humanité.

Enfin, M. Viviani, dans une vibrante improvisation, remercie la grande nation venue à nous « au moment où la terre tremblait sous le poids des hommes libres ». Il rappelle la Marine, l'Yser, la Somme et Verdun, le phare lumineux de l'humanité et de la liberté de l'homme et de la dignité des peuples. Il conclut en déclarant que nous ne saurions accepter une paix précaire et que nous réclamerons la paix définitive et la liberté de l'humanité.



# Un journal portugais ouvre une souscription pour l'« exécuter » du kaiser

M. José d'Arruela nous expose pourquoi, Guillaume II s'étant mis hors la loi, sa tête doit être mise à prix

L'idée de faire porter au kaiser la responsabilité personnelle des atrocités commises par ses troupes et avec son agrément au cours de la guerre d'extermination par lui a toujours séduit ceux qui ont le sentiment de la justice et l'horreur du crime impuni.

Comment réaliser pratiquement cette idée? C'est précisément la question que vient de traiter, dans un journal de Lisbonne, la *Vanguarda*, un écrivain et juriste portugais, M. José d'Arruela. M. José d'Arruela, qui, se basant sur les nombreuses atteintes portées par les crimes allemands non seulement aux dispositions du congrès de La Haye, mais aux principes d'humanité les plus élémentaires, engage les peuples et les gouvernements neutres et alliés à déclarer hors la loi Guillaume II, instigateur responsable de ces crimes, et à mettre sa tête à prix pendant dix ans.



M. José d'ARRUELA

L'article invoque l'exemple du Congrès de Vienne de 1815, mettant hors la loi Napoléon, tout en se défendant d'établir la moindre analogie « entre le grand homme qui eut le faire aimer des peuples ébahis et le dégoûté criminel, honte de l'humanité, qui s'appelle Guillaume II ».

La *Vanguarda* ouvre une souscription à l'effet de hâter cette juste exécution.

M. d'Arruela habite Paris. Quoique malade et alité, il accorde un entretien à l'envoyé d'Excelsior.

— Ne voyez dans mon article, nous dit-il, ni une gageure ni une forfanterie. En voici le texte exact, et vous verrez que j'y passe un revue, en les analysant de très près, tous les articles des conventions de La Haye violés par les Allemands, pour aboutir aux conclusions que vous savez.

— Et ces conclusions sont... l'exécution du kaiser? Qu'entendez-vous par là?

— Il me semble que le mot est assez explicite; prenez dans son acception la plus rigoureuse; j'entends sa suppression.

— Alors la souscription ouverte à cet effet?

— Mais elle est le complément de mon article; j'en suis l'instigateur et j'en revendique l'initiative.

— Pensez-vous qu'elle aboutira?

— J'y compte absolument. Nul doute que si ma proposition est appuyée dans la grande presse alliée on ne recueille d'ici peu une somme importante qui servira à récompenser le ou les justiciers ou à indemniser les membres de leur famille.

— Ma première idée était de provoquer un congrès international ayant à connaître des crimes du kaiser et de ses complices. Je ne l'ai point abandonnée et l'essai, en ce moment, d'y intéresser les principales notabilités juridiques de l'ancien et du nouveau monde.

— Ne craignez-vous point qu'une exécution sommaire...

— On ne saurait employer ce terme. J'ai prouvé que le kaiser était hors la loi. Ceux qui l'exécuteront auront bien mérité de l'humanité... Cette guerre sera la triomphe et non point, comme on l'a prétendu, la faillite du droit international.

Or, comme nous l'avons dit, M. d'Arruela est un juriste fort apprécié de ses pairs. Bien que monarchiste de tradition — sa femme est la fille du secrétaire du roi Carlos — il a été un des premiers à engager ses « conditionnelles politiques » à l'égard de la république portugaise le serment de fidélité durant toute la durée de la guerre...

## N'arrêtez pas, dans les rues, les livreurs de charbon

### UN JUGEMENT DE LA 8<sup>e</sup> CHAMBRE

Ainsi que nous l'avons raconté, un fourreur de la rue de Paradis, M. Krzykowski, était poursuivi devant la huitième chambre correctionnelle en compagnie de trois charretiers de la maison Bernot, pour s'être fait livrer, le 9 octobre dernier, 4.000 kilos d'anthracite destinés à divers clients. Le fourreur, pour obtenir cette provision de charbon, avait soudoyé les peu scrupuleux livreurs qui, en acceptant d'abandonner leur chargement, s'étaient ainsi partagé un bénéfice de 154 francs.

Pour la première fois, le tribunal avait donc à juger le corrupteur et les corruptus. M. Le Paulmier, défenseur de M. Krzykowski, a soutenu que son client ne s'était pas rendu complice qu'il commettait, en s'adressant aux charretiers, un acte délictueux, d'autant que la maison Bernot n'a subi aucun préjudice.

Le tribunal, estimant au contraire qu'il y avait eu préjudice matériel par suite de la hausse du prix du charbon, et préjudice moral en risquant de perdre des clients mécontents de n'être pas approvisionnés, a rendu, hier, un jugement sévèrement motivé. M. d'Arruela, d'ailleurs, qui importe de réprimer rigoureusement les agissements au plus haut point coupables de ceux qui, au milieu des difficultés de l'heure présente, cherchent, comme l'a fait M. Krzykowski, à se procurer, par des moyens illicites, des avantages particuliers au détriment d'autrui.

Les trois charretiers ont été condamnés : l'un, à 4 mois de prison et 25 fr. d'amende; Berla et Groul, chacun à 2 mois de la même peine et 25 fr. d'amende.

Quant au fourreur Krzykowski, il s'est vu infliger 2 mois d'emprisonnement et 150 francs d'amende. M. Georges Lhermitte, qui représentait la maison Bernot, partie civile au procès, a obtenu le franc de dommages-intérêts qu'il sollicitait.

### Un drame à la frontière franco-suisse

GENÈVE, 11 avril. — Le *Courrier du Val-Travers* apprend qu'un terrible drame s'est déroulé dimanche sur la frontière française.

Un douanier français de faction, ayant remarqué les allures louées d'un malade étranger, le somma de s'arrêter. Pour toute réponse, cet individu lui tira un coup de revolver, le blessant. Les douaniers du poste se précipitèrent à la poursuite du meurtrier qui fut saisi et relégué sur un lit d'hôpital. Dans un deuxième acte, le meurtrier fut criblé de balles par la population exaspérée. Sur le meurtrier, fort bien habillé, on a trouvé une quarantaine de francs.

5 HEURES DU MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

## EN RUSSIE

### L'ARMÉE POUR LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

Ses délégués exigent du Comité ouvrier qu'il s'incline devant le pouvoir légal.

PÉTROGRAD, 11 avril. — Au lendemain de la révolution, en même temps que la Douma nomma un gouvernement provisoire, une assemblée formée par les délégués ouvriers et les représentants des troupes de Pétrograd se constituait et se mettait à élaborer également des mesures de gouvernement. Cette assemblée, peu à peu s'est augmentée de nombreux délégués envoyés par les corporations ouvrières et les troupes et a nommé un comité exécutif qui lui-même ne compte pas moins de 30 membres. Il en résulte encore pour le moment une dualité du gouvernement peu favorable à la remise en marche ordonnée et méthodique des affaires de l'Etat, laissées dans une désorganisation complète par l'ancien régime.

Certes, le gouvernement de la Douma cherche dans les mesures possibles à concilier son point de vue avec les tendances quelquefois extrêmes du comité des ouvriers. D'un autre côté, des bonnes volontés s'emploient au sein du comité pour ramener, d'accord avec le gouvernement de la Douma, un état de choses ferme et durable à l'intérieur et la confiance à l'extérieur. Mais à côté d'elles s'agitent certaines fractions avancées; des heurts fréquents se produisent pour le plus grand inconvénient des réalisations pratiques immédiates que réclame le moment actuel.

Donc de telles conditions, la tâche du gouvernement est particulièrement ardue. Chaque jour, il est vrai, la confiance qu'il a inspirée dans l'opinion publique de la Russie. Sa déclaration sur les buts de guerre, par exemple, est très bien accueillie, mais Pétrograd subit plus particulièrement l'influence de toutes les discussions du comité et de la fermentation continuelle ou est maintenant l'élément des ouvriers et des soldats.

Par contre, du front arrivent chaque jour de rassurantes nouvelles sur l'attitude de l'armée et sur sa résolution de mener la guerre jusqu'au bout. Encore aujourd'hui, le prince Lvoff a reçu une délégation des soldats de l'armée d'opérations en Roumanie, qui l'assura de sa fidélité et de sa décision de continuer le combat jusqu'à la victoire.

### Une démarche des délégués de l'armée

PÉTROGRAD, 11 avril. — Au cours d'une réunion, organisée par le « Groupe de la patrie et de l'armée populaire », les représentants de 89 unités appartenant à la garnison de Pétrograd et aux armées du front

### UN VOILIER ARGENTIN coulé par un sous-marin allemand

LONDRES, 11 avril. — Selon des informations venues de Buenos-Aires, un bateau de pêche argentin vient d'être coulé par un sous-marin allemand. (Radio.)

### L'Uruguay mobilise

BUENOS-AIRES, 11 avril. — On s'attend à ce que l'Uruguay rompe à son tour, d'ici quelques heures, ses relations diplomatiques avec l'Allemagne.

Déjà l'Uruguay, dont les sympathies pour les puissances de l'Entente et tout particulièrement pour la France se sont manifestées à maintes reprises, a procédé à sa mobilisation et fermé ses frontières du côté du Brésil. Cette mesure a été prise dans le but d'empêcher les incursions éventuelles des quakers ou cinquante mille Allemands établis dans l'Etat de Rio Grande del Sul, limitrophe de la République orientale. (Radio.)

ont décidé de porter à la connaissance du conseil des délégués ouvriers et militaires et de remettre au gouvernement provisoire une résolution dans laquelle ils disent la nécessité de conduire la guerre jusqu'à la victoire, afin que la Russie reste fidèle à ses alliances et réalise la promesse solennellement faite « de rétablir la Pologne libre sur la terre russe et sur la terre allemande ».

Pour atteindre ces buts, dit la résolution, nous qui sommes les délégués de l'armée, nous exigeons que le comité des ouvriers, des députés et des soldats emploie toute son autorité à soutenir le gouvernement provisoire tant que ce dernier se consacrera aux intérêts du peuple et qu'il s'efforcera de maintenir l'ordre nécessaire.

« Nous voulons, de plus, qu'il ne poursuive la réalisation de ses aspirations que par l'intermédiaire du gouvernement provisoire, qui est l'unique organe légal auquel le pays et l'armée aient juré fidélité. Nous entendons aussi que cesse immédiatement toute agitation entre les travailleurs, les administrations et le personnel technique des usines, car le péril que fait courir à notre armée la désorganisation de notre industrie est grave. »

### Dissensions

#### entre les ouvriers et les soldats

PÉTROGRAD, 11 avril. — Le journal du Comité des ouvriers et soldats ne cache pas les dissensions qui existent entre les partis d'extrême-gauche.

« Depuis quelques jours, dit-il, de légers différends commencent à devenir apparents entre les soldats et les ouvriers. Les derniers accusent les soldats de froquer à l'égard du prolétariat. De leur côté, les soldats expriment leur mécontentement contre les travailleurs; ils trouvent que les ouvriers travaillent mollement pour la défense nationale et négligent les intérêts des soldats et des paysans. »

### Sturmer est accusé d'avoir dilapidé à son profit 10 millions

PÉTROGRAD, 11 avril. — Le gouvernement provisoire continue les poursuites contre les ministres et fonctionnaires du régime d'ancien.

M. Sturmer, dont l'interrogatoire sera achevé cette semaine, sera accusé d'avoir dilapidé à son profit des fonds secrets mis à sa disposition et atteignant le chiffre de dix millions. L'acte d'accusation retient en outre un échange de correspondance avec des agents étrangers au service de l'ennemi.

### Les socialistes bulgares réclament la paix

BERNE, 11 avril. — Il arrive de Sofia des renseignements sur les récents débats au Sobranie bulgare. Pendant la discussion qui a suivi la proposition du gouvernement relative à un nouveau crédit de guerre de 500 millions de francs, le parti socialiste a été unanime à réclamer la paix immédiate. Les députés de ce parti ont déclaré que toute la nation avait été émue par la révolution russe et qu'elle était lasse de se battre pour l'Allemagne et l'Autriche. L'un d'eux a ajouté que le roi Ferdinand devait regarder l'exemple du tsar comme un avertissement. Un autre, enfin, a affirmé qu'il y aurait une révolution en Bulgarie si le gouvernement bulgare ne trouvait pas un moyen de conclure la paix d'ici quelques semaines.

### Ils ont vraiment faim...

De violentes émeutes éclatent en Allemagne, provoquées par la rareté des vivres

DONDRES, 11 avril. — On mande d'Amsterdam aux *Central News* que de violentes émeutes ont éclaté à Aix-la-Chapelle. L'Hôtel de Ville est en flammes et plus de deux cents personnes ont été tuées ou blessées.

Des dépêches parvenues de la frontière allemande à La Haye signalent que des désordres sérieux ont éclaté à Dusseldorf, le lundi de Pâques, provoqués par la rareté des vivres.

Dès que la police eut chargé les manifestants, en blessant quelques-uns à coups de sabre et que les pompiers eurent mis leurs pompes en batterie pour disperser la foule, ces soldats intervinrent et coupèrent les tuyaux déjà branchés sur les bouches d'incendie. Ils furent alors arrêtés ainsi que cinquante-cinq femmes et deux jeunes filles de moins de quinze ans.

### AVEUX ALLEMANDS

GENÈVE, 11 avril. — La Tribune de Genève reçoit de son correspondant à la frontière germano-suisse les informations suivantes:

Les soldats allemands en contact avec les troupes suisses à la frontière ne font plus de mystères au sujet de leur situation. Le leitmotiv de tout entretien, c'est le manque de pain, nous entendons de pain de piètre qualité, nous ne pouvons manger et digérer. Les officiers eux-mêmes n'hésitent plus à s'adresser aux Suisses lorsque l'occasion s'en présente. C'est ainsi que l'un d'eux sollicitait l'autre jour une niche de pain de 3 kilos en échange d'un... masque contre les gaz asphyxiants. Il avoua sans aucune réticence: « Oui, nous avons faim. Nous ne pouvons plus le cacher. »

La soupe que l'on distribue aux troupes est une mixture dont il serait souvent difficile de reconnaître la composition. Malgré la faim qui les tenaille, les soldats doivent faire une grimace pour l'avaler, et on en voit quelquefois qui préfèrent la répandre sur le sol. En général, les soldats allemands semblent avoir perdu l'appétit. Le dur régime qui leur est imposé depuis si longtemps leur a détraqué l'estomac; presque tous ont une figure jaunâtre et sèche comme celle de gens qui seraient atteints d'une maladie de foie.

Deux déserteurs allemands se sont rendus aux troupes suisses du Largin. L'un d'eux n'avait plus de souliers, l'autre était gravement malade ou blessé. Un troisième déserteur, qui parle assez bien le français, raconte que sa compagnie, cantonnée à Moos depuis environ deux semaines, venait d'arriver à la frontière suisse. Se trouvant près du Largin, il profita d'un moment d'indivertance de ses compagnons de patrouille pour mettre à exécution son plan d'évasion.

Ce déserteur a déclaré (ce n'est pas la première fois) qu'au moment de quitter Moos le capitaine prit la précaution de mettre les hommes en garde contre les dangers de la désertion. « Nous allons nous rapprocher de la frontière, dit-il; si l'un d'entre vous commettrait la lâcheté de s'enfuir, qu'il sache bien que les soldats suisses ont reçu l'ordre de tirer sur lui sans pitié. S'il échappait aux balles, il serait arrêté, conduit à Bâle et remis aux autorités allemandes, conformément aux termes du traité que l'Allemagne a conclu avec la Suisse. »

La conversation se termina sur ces paroles, significatives dans la bouche d'un simple soldat.

— Voyez-vous, monsieur, nous sentons bien, nous autres, que la victoire n'est plus possible maintenant. Tout ce que l'Allemagne peut encore espérer de mieux, c'est une paix prochaine et honorable.

### Le plan de guerre américain

Deux armées d'un million d'hommes chacune vont être mises sur pied

WASHINGTON, 11 avril. — Le gouvernement vient d'établir le programme de ses mesures de guerre. Celui-ci comporte:

1° L'utilisation des navires de guerre, en coopération avec ceux des Alliés;

2° La fourniture des munitions à l'Entente dans la plus large mesure possible;

3° L'avance immédiate de 3 milliards de dollars aux Alliés;

4° Assurer le ravitaillement des Alliés et empêcher les effets de la campagne sous-marine au point de vue du blocus;

5° Procéder à l'instruction militaire et à l'entraînement d'un million d'hommes, au cours de la première année, et d'un second l'année suivante.

Aucune troupe ne sera envoyée sur le front d'Europe avant que le premier contingent d'un million d'hommes soit prêt et l'organisation arrêtée pour leur entretien sur les champs de bataille.

### Saisie des navires autrichiens

NEW-YORK, 11 avril. — A la suite de la rupture des relations diplomatiques avec l'Autriche, le gouvernement fédéral a ordonné la saisie des bateaux autrichiens internés dans les ports américains.

A New-York, quatre navires de commerce autrichiens, représentant un total de 25.000 tonnes; à Boston, un vapeur de 6.500 tonnes; à Philadelphie, un vapeur de 4.500 tonnes; à Newport, un vapeur de 3.850 tonnes ont été saisis. Les équipages et les états-majors sont placés sous la garde du département du Travail, en attendant qu'il soit statué sur leur sort.

Sept autres vapeurs autrichiens (total: 28.000 tonnes) ayant été pris en charge à la Nouvelle-Orléans, Pensacola, Houston, Tampa, Galveston, l'ensemble des navires de commerce autrichiens ainsi saisis dans les ports de l'Atlantique et du golfe du Mexique représente 68.000 tonnes. En présence des ingénieurs américains, il a été constaté que les dommages subis par les machines sont peu importants. Les réparations ont été aussitôt commencées. (Radio.)

### La Bourse de Paris

DU 11 AVRIL 1917

La séance d'aujourd'hui a été un peu plus régulière, c'est-à-dire que de nouvelles plus-values sont à enregistrer dans un certain nombre de compartiments du parquet, en particulier les cours s'inscrivent dans la plupart des cas en léger recul. Au marché officiel, notons une nouvelle avance de notre 3 0/0 à 61,85, tandis que le 5 0/0 se consolide à 88,45. Parmi les fonds étrangers, les russes sont en légère sensibilité: le 1000 r. 50, le 4 1/2 0/0 1900 à 71,50. Extérieure espagnole, 102 contre 101,50. Du côté des établissements de crédit, le Lyonnais regagne une nouvelle fraction à 1175. Fermeture des grands chemins français, du Nord notamment, qui progresse à 1292. Lignes espagnoles calmes; l'assiette du Nord-Espagne à 430. Cuprifères peu ou pas traités.

### LES NOUVELLES OBLIGATIONS

DE LA

### VILLE DE PARIS

Un décret rendu en Conseil d'Etat le 5 avril, et paru au *Journal officiel* du 7 du même mois, a autorisé la Ville de Paris, conformément à la délibération de son conseil municipal en date du 31 mars dernier, dont nous avons rendu compte il y a quelques jours, à émettre jusqu'à concurrence d'une somme de 632 millions de francs des obligations ayant une durée de cinq ans.

Les nouvelles obligations seront nominatives ou au porteur au gré des souscripteurs et d'un montant nominal de cinq cents francs. Toutefois, il sera émis un certain nombre de cinquièmes d'obligations. C'est tout ce que l'on sait encore de cette émission dont la date et les conditions ne sont pas encore définitivement arrêtées; cependant, nous croyons savoir que l'opération pourra, très probablement, commencer dans la seconde quinzaine d'avril.

En tout cas, on peut être assuré que la Ville de Paris tiendra à donner entière et complète satisfaction aux idées et aux nombreux souscripteurs qui ont témoigné tant de confiance depuis le début des hostilités. Pour ce nouvel emprunt, il y aura certainement des souscriptions en numéraire; mais il s'adresse plus particulièrement aux porteurs de Bons municipaux, qui pourront, d'une manière privilégiée, et à partir d'une date qui sera connue sous peu, les échanger contre des obligations nouvelles.

Le but du nouvel emprunt est de suppléer à la dette flottante que la Ville de Paris a dû constituer pour parer aux besoins extraordinaires, tels que secours aux combattants, allocations de chômage, constitution d'un stock de charbon, approvisionnement, etc., auxquels les ressources de son budget normal ne pouvaient suffire. Elle a dû émettre pour ces divers motifs, dès décembre 1914, des Bons Municipaux à un an d'échéance et rapportant net 5 1/2 0/0. Au cours d'une seconde et d'une troisième émission, en 1915 et en 1916, une catégorie de Bons à six mois et rapportant 5 1/4 0/0 l'un fut émise et mise en souscription, au même temps que des Bons à un an et rapportant net 5 1/2 0/0. Depuis, il fut procédé en décembre 1915, dans le courant de 1916 et, récemment, au début de 1917, au renouvellement de ces deux catégories de Bons à échéances si diverses.

Pour équilibrer, afin de se décharger, par souci d'ordre et de régularité, de l'obligation de faire face aux échéances, pour ainsi dire quotidiennes, de ces Bons, qui sont les uns à six mois, les autres à un an, la Ville de Paris a décidé de substituer à sa dette flottante un emprunt de 132 millions de francs, dit emprunt de consolidation, qui remplace toutes ces diverses émissions à un seul et unique type d'obligations quinquennales.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, il ressort de tout ceci que cette émission d'obligations n'a ni véritablement la dette municipale, car l'opération a surtout pour but de faire disparaître, soit par voie d'échange, soit par remboursement, les Bons Municipaux actuellement en circulation pour un montant de 607 millions de francs.

## LES COMMUNIQUEES OFFICIELS

### Front français

14 HEURES. — L'ACTIVITE D'ARTILLERIE CONTINUE DANS LA REGION DE LA SOMME ET DE LOISE.

Rencontres de patrouilles en divers points du front, au cours desquelles nous avons fait des prisonniers.

Au sud de l'Oise, une tentative de l'ennemi sur un de nos postes, à l'est de Comy, a échoué sous nos feux.

Vers Maisons-de-Champagne, la lutte a été vive pendant la nuit. Au bois Le Prétre, lutte d'artillerie assez violente. Au nord d'Arracourt, nos patrouilles ont ramené des prisonniers.

Dans la région du Bour-de-Sap, nous avons, au cours d'une incursion dans les lignes allemandes, au nord de La Fontenelle, infligé des pertes à l'ennemi.

23 HEURES. — LUTTE D'ARTILLERIE ASSEZ ACTIVE DANS LA REGION DE SAINT-QUENTIN.

Au sud de l'Oise, l'ennemi, après un violent bombardement, a retourné un de nos détachements au nord-est de Verneuil-sous-Coucy. Nous l'avons rejeté immédiatement de nos positions par une contre-attaque.

ACTIVITE MARQUEE DES DEUX ARTILLERIES DANS LA REGION DE BERRY-AU-BAU ET DE LA POMPELLE, AINSI QUE SUR DIVERS POINTS DU FRONT DE CHAMPAGNE.

Au bois Le Prétre, nous avons exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations ennemies.

### Front britannique

11 HEURES 30. — LES OPERATIONS SE DEVELOPPENT FAVORABLEMENT, CONFORMEMENT A NOS PLANS.

CE MATIN, DEUX CONTRE-ATTQUES ALLEMANDES SUR NOS NOUVELLES POSITIONS LES ENVIRONS DE MONCHY-LE-PEUX ONT ETE REJETEES. DES PRISONNIERS FAITS A MONCHY-LE-PEUX DECLARENT QU'ILS AVAIENT ORDRE DE TENIR LE VILLAGE COUTE QUE COUTE.

Plus au sud, quelques-uns de nos éléments ont pénétré dans les positions allemandes vers Bullecourt, et ont fait des prisonniers. Contre-attaques vers midi par des forces importantes, ils ont dû se retirer sur leurs lignes. L'assailant, pris sous le feu de notre artillerie, a subi de grosses pertes.

Nos pilotes ont de nouveau montré, hier, une grande activité. En dépit d'un violent vent d'ouest et de fréquentes bourrasques de neige, ils ont effectué d'excellent travail, en liaison avec l'infanterie; ils n'ont vu qu'un petit nombre d'appareils ennemis et sont tous rentrés indemnes.

### Front italien

Les actions d'artillerie, normales sur tout le reste du front, demeurent plus vives à l'ouest du Garda et dans la vallée de Lagarina.

L'ennemi, ayant renouvelé ses tirs de calibre moyen sur les maisons de Limone (Garda) et d'Ala, nos batteries ont riposté par des bombardements de représailles sur les lignes adverses, dans les environs d'Arco et de Rovereto.

Sur le Carso: l'activité de nos patrouilles a obligé, sur plusieurs points, les postes avancés ennemis à se replier; un d'eux, particulièrement important, a été, dans la journée d'hier, solidement occupé par nous.

### Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Au cours de la nuit du 10 avril, de forts contingents ennemis nous ont attaqués dans la région de Voukro-Porskaja (18 verstes au nord de Ropichlone) et ont réussi à occuper nos tranchées avancées. Nos feux d'artillerie les en ont délogés.

DANS LA REGION DE TORECHKOVIZ, DIRECTION DE SOKAL, APRES UNE PREPARATION D'ARTILLERIE QUI AVAIT DETRUIT, PAR ENDROITS, NOS FILS BARBELES, L'ENNEMI EST ENTRE EN FORCE DANS NOS TRANCHEES, MAIS N'A PU S'Y MAINTENIR ET A DU QUITTER CELLES-CI EN ABANDONNANT SES BLESSÉS.

FRONT ROUMAIN. — Fusillades et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — DANS LA REGION DE RAJATA, AU SUD DOUGHNOU, L'OFFENSIVE CONTINUE.

Sur le reste du front: fusillades et reconnaissances d'éclaireurs.

AVIATION. — DANS LA REGION DE GALATZ, UN PILOTE FRANÇAIS A ABATTE UN AVION ALLEMAND QUI EST TOMBE EN FLAMMES DANS GALATZ.

### Front belge

Lutte réciproque de faible intensité des artilleries de campagne et de tranchées au nord de Dixmude et dans la région de Steenstraete.



## L'ALERTE

Chez les Lavallé-d'Auge.  
C'est le jour de Mme Lavallé-d'Auge.

LA BELLE M<sup>me</sup> TREILLE (à la petite d'Eglantine qui entre). — Tiens... vous êtes venue à pied?...

LA PETITE D'EGlantine. — Mais non... pourquoi, à pied?...

LA BELLE M<sup>me</sup> TREILLE. — Parce que vous êtes toute poudrée de neige... votre fourrure... votre chapeau... et même vos cheveux...  
LA PETITE D'EGlantine. — J'ai reçu ça en descendant de voiture... La neige tombe tellement fort... (Elle se secoue.)

M. d'Horty. — Laissez donc ça... au lieu de vous secouer comme un petit chien mouillé... C'est gentil comme tout... Vous avez l'air d'une rose roulée dans du sucre...  
M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND. — Ne parlez pas de sucre!... Ça me donne envie d'en manger!... Ça me prive si atrocement de n'en pas avoir à mon gré...  
M<sup>me</sup> MONTARD. — C'est comme moi!... (Avec âme.) Il me semble que je ne l'ai jamais tant aimé! (A M. d'Horty.) Ça vous fait rire?...

M. d'Horty. — Dame!... Pour une pauvre petite gène de rien du tout, que l'on a pour la première fois depuis près de trois ans de guerre, il y a des gens qui poussent des cris de putois... (Mouvement de Mme Montard.) Notez, je vous prie, madame, que cette compassion inconvenante ne s'applique pas à vous, mais à tout le monde en général...  
M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND (à la petite d'Eglantine). — Avez-vous vu M<sup>me</sup> de Sermaize?...

LA PETITE D'EGlantine. — Non... Mais vous allez la voir tout à l'heure...  
M. d'Horty (à l'air ahuri). — Ici?... Elle va venir ici?...

LA PETITE D'EGlantine. — Parfaitement... du moins sa femme de chambre me l'a dit... (A M<sup>me</sup> Desmarests de Saint-Gond) Quand je suis arrivée pour savoir sa réponse, la vieille Berthe m'a dit : « Madame la marquise est sortie pour aller chez madame Lavallé-d'Auge, porter la réponse pour le jardin... »  
M<sup>me</sup> LAVALLÉ-D'AUGE. — Ah!... je respire!...

LA PETITE D'EGlantine. — Ne respirez pas trop... Je suis sûre qu'elle ne vous le donnera pas, son jardin... (M. d'Horty regarde interrogativement.) Ces dames lui ont demandé de prêter son jardin pour leur fête foraine... (M. d'Horty pouffe.)

M<sup>me</sup> DESMARETS DE SAINT-GOND (à M. d'Horty). — Une fête foraine pour distraire les blessés, et leur profit... C'est intéressant...  
M. d'Horty. — Très... et je suis sûr que Mme Lavallé-d'Auge vous donnera un peu d'argent... le plus qu'elle pourra... Mais son jardin!... Ah!... on voit bien que vous ne soupçonnez pas de quel amour sauvage elle l'aime...

LA PETITE D'EGlantine. — Elle va vous le dire elle-même... (A M<sup>me</sup> de Sermaize qui entre.) Bonjour, marraine...  
M<sup>me</sup> LAVALLÉ-D'AUGE (elle va au-devant de M<sup>me</sup> de Sermaize). — Comme c'est aimable à vous d'être venue!... Vous qui sortez si rarement!...

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Ah! le fait est que ça m'est horrible de sortir. Mais je tenais à venir moi-même vous expliquer que vous donner mon jardin pour votre foire m'est impossible... Je vous donnerai l'équivalent, mais...  
M. d'Horty. — Qu'est-ce que je vous disais?...

M<sup>me</sup> LAVALLÉ-D'AUGE. — Mais, chère bonne madame, on ne l'abîmerait pas...  
M<sup>me</sup> DE SERMAIZE. — Au contraire!... Quinze cents ou deux mille personnes le pénétreraient... y apporteraient leur poussière ou leur boue, ou même leur poids sans plus... On y construirait des baraques... Ah! non!... jamais. J'aimerais autant y mettre des pommes de terre!... (La petite d'Eglantine rit.)

ISEULT-MORGANE, BARONNE D'ALBA DE LA DÉMOLITION (sentencieusement). — L'un n'empêcherait pas l'autre!... (M<sup>me</sup> de Sermaize la regarde de travers.) Comme le disait hier encore M. l'abbé Labré dans son beau sermon : « Donnons... donnons des deux mains, et ce sera encore trop peu!... » (A M. de Louche.) L'avez-vous entendu?...

M. DE LOUCHE (avec indifférence). — Non, madame, non!...  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC., (à la douce granderie). — Oh! mais c'est très mal!... Je croyais que c'était votre paroisse, Saint... (Elle s'arrête court en voyant que M. des Ramiers la regarde d'un air narquois.)

M<sup>me</sup> DE SERMAIZE (bas à Folligny). — On la reçoit donc à cette heure?... (Elle indique Iséult-Morgane, etc., etc.)

FOLLIGNY. — Dame!... Ça m'en a tout l'air!... Je sais bien que ces bons Lavallé-d'Auge ont la manche tellement large que ça ne prouve pas grand-chose, en somme...  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC., (à M. des Ramiers). — Pourquoi donc m'avez-vous regardée comme ça, tout à l'heure?...

M. DES RAMIERS (Iséult-Morgane, etc., l'agace). — Comme quoi « ça »?...

**FERNET-BRANCA**  
SPECIALITÉ DE  
**FRATELLI-BRANCA-MILAN**  
Amar tonique, apéritif, digestif  
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE  
se prend avec de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.  
Agence à Paris : 34, r. ÉTIENNE-MARCEL

## NATISSANCES

— Mme Henri Carrière a donné le jour à un fils : François.

## MARIAGES

— Hier a été célébré, dans l'intimité, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, le mariage de M. P. Schmitt, avocat à la Cour d'appel, lieutenant au 369<sup>e</sup> d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mme Magdeleine Carhian.

— Mgr Chapon, évêque de Nice, vient de bénir, en la chapelle de l'évêché, le mariage du lieutenant de vaisseau de Roucy, attaché naval à l'ambassade de France à Madrid et à la légation de France à Lisbonne, avec Mme Thau.

## DEUILS

— Les obsèques du général de brigade Rogée, à la retraite, officier de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier matin, à 10 heures, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

Suivant la volonté expressément manifestée par le général, ces obsèques ont été fort simples : ni fleurs ni couronnes ne figuraient sur le cercueil, et les honneurs militaires n'ont pas été rendus.

Le deuil a été conduit par : le colonel Rogée, frère du défunt, commandant une division sur le front ; M. Henri Rogée, son neveu, et le général Pau, ami particulier de la famille.

L'inhumation aura lieu à Castelnau-d'Aud.

— A midi, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, a été célébré un service funèbre pour les obsèques de M. Théodore Wysewski, en littérature Teodor de Wysewski, l'homme de lettres et critique connu.

Deux belles couronnes, entre autres, ornaient le char mortuaire, adressées par la Revue des Deux Mondes et " Ses compatriotes polonais ».

L'absoute a été donnée par Mgr Herscher, archevêque de Lodzicé, ami intime de l'écrivain et qui l'a assisté en ses derniers moments.

La fille du défunt étant en Amérique, et en l'absence d'autre famille, le deuil a été conduit par M. René Doumic, de l'Académie française, et M. Perrin, éditeur.

M. René Doumic, de l'Académie française, a prononcé un discours à la porte de l'église. L'inhumation a eu lieu au cimetière de Vauvernon, en présence de Mgr Herscher, du curé de la paroisse et de quelques intimes.

— A 10 heures, hier, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, ont eu lieu les obsèques de Mme veuve Cachard. Le deuil était conduit par MM. Henri et Edouard Cachard, fils de la défunte, le lieutenant-colonel Begouen-Demaux, son neveu, le vicomte de Romanet, le lieutenant H. Darras, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, et M. du Vivier, ses cousins.

Après la cérémonie, le corps a été déposé dans les caveaux de l'église.

Nous apprenons la mort :

— Du général de brigade Tesson, ancien commandant d'une brigade de cavalerie, décédé subitement à Montauban à l'âge de soixante-sept ans ;

— Du docteur Lucien Guillemant, sénateur et vice-président du conseil général de Saône-et-Loire, décédé à Paris à soixante-quatorze ans. Il était le père du préfet du Jura et du chef de cabinet du sous-secrétaire d'Etat de la Marine marchande ;

— De M. Max Propper, agent de change à Madrid. Il avait épousé Mlle de Calejon et laisse trois fils. MM. Siegfried et Emmanuel Propper, les banquiers parisiens, sont ses frères.

— De Mme Chevalier, veuve de M. Martial Chevalier, ministre plénipotentiaire, belle-mère et mère de M. et Mme Martial Chevalier, de M. et Mme E. Chevalier, de M. et Mme Armand Brun, de Mme du Bosq de Beaumont et de Mlle Chevalier ;

— De Mme René de Veyrinai, née de Bengy, femme du lieutenant au 20<sup>e</sup> chasseurs, qui vient de mourir à Limoges, à quarante-deux ans ;

— Du vicomte de Monteno, frère de la marquise de Tristan, décédé à Versailles. De son mariage avec Mlle d'Hespey de Givenchy, il eut cinq enfants ;

## CITATIONS

— Le maréchal des logis Louis Serpelle vient d'être décoré de la croix de guerre et l'objet d'une citation très élogieuse. Il est le fils de notre confrère Maxime Serpelle et le petit-fils du comte de Gobineau.

## PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— M. Deschamps, président de la Chambre des députés, est venu rejoindre Mme Deschamps au Cap-Ferrat, où il passera les vacances de Pâques.

— M. Delcassé, ancien ministre des Affaires étrangères, est également arrivé à Beaulieu.

— Très grande affluence à Monte-Carlo, dimanche, à la représentation de la Rondine, qui était le dernier jour de l'Opéra.

— Avant le spectacle, beaucoup de déjeuners. Mrs Payson, Mrs Newberry, Mr et Mrs John Garrett, Mrs Thomas, Mr et Mrs Marcelin, venant de Cannes, étaient les hôtes de Mr et Mrs Spencer. Ici et là : lady Michelham avec plusieurs officiers anglais venant du Cap-Martin ; la comtesse Rohinder, arrivant de Menton ; M. et Mme Ruthven Pratt ; la princesse Rospigliosi, qui vient d'arriver de Rome avec ses enfants. Lady Bateman est allée passer la semaine de Pâques à Rome.

— Venant de Cannes, le duc de Chevreuse et le duc de Vallobrosa sont de passage à Nice. La duchesse de Durcal est arrivée de Rome.

## PETIT COURRIER DE LONDRES

— Le brigadier général canadien Edmund Evelyn Wentworth Moore a succombé, à Saltwood, près de Folkestone, des suites d'une chute de cheval.

— Sir Robert Aikman, qui appartenait à la haute magistrature, vient de s'éteindre à l'âge de soixante-douze ans.

— On annonce également la mort de sir John Roberts, maire de Carnarvon, ami particulier de M. Lloyd George, décédé à l'âge de cinquante-sept ans.

— En mai sera célébré le mariage de sir Henry Ogilvie, baronnet, avec miss Boyd.

— Prochainement aura lieu le mariage du plus jeune fils de Hon. sir Edward Thesiger et de miss Janette Renken, d'Edimbourg.

— M. et Mme A. de Vaugelas, M. Larco del Valle, Mme Vautier sont arrivés à Cannes.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 32-11. Bureau : 4 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

ÉTANT allé passer les fêtes de Pâques à la campagne, j'y ai trouvé la pluie et la neige. J'avais compté faire provision de bon air, et je n'ai pu que m'asseoir auprès du feu. Prendre les pincettes et remuer les bûches, c'est une occupation qui lisse vite. Moi qui avais juré de ne pas regarder une ligne imprimée, bientôt j'ai ouvert le placard où moisissent les livres que chaque année j'y envoie de Paris.

Ce sont tous ceux dont je n'ai pas voulu encombrer une bibliothèque trop étroite, soit parce qu'ils répètent mal la vieille querelle du monsieur et de la dame, soit parce qu'ils m'ont semblé trop graves, soit au contraire parce qu'ils appartiennent à ce terrible genre gai, plus fade que toute homélie. Enfin, parce que, trop plaisants ou trop sévères, ils m'ennuyaient. Bon an mal an, leurs piles montent dans le placard, suivant la générosité ingénue des auteurs.

Avançant la main au hasard, j'ai rencontré la pile 1912. J'ai saisi un volume à couverture bleue qui compte 300 pages à peine. Je ne vous en dirai pas le titre, que déjà j'ai oublié, et qui, du reste, est sans importance. Il vous suffira de savoir que ce livre de rebut, ce livre qui m'ennuyait en 1912, et dont je m'étais débarrassé par colis postal, m'eût annoncé fort clairement, deux ans avant la guerre, que la guerre allait venir.

Non que l'auteur jouât au prophète. Au contraire, je suis aujourd'hui tenté de lui reprocher d'avoir abusé des restrictions, des guillemets et des parenthèses. C'est un homme qui voyageait chaque année en Allemagne et étudiait consciencieusement la situation du pays, sans songer à tirer des conclusions. Il expliquait avec sérénité la force et la faiblesse de l'Allemagne, ses satisfactions et ses besoins, ses progrès et ses ambitions. Il se défendait de sonder les cœurs. Simplement, ayant lu les documents allemands et compulsé les statistiques, il en tirait la phrase ou le chiffre essentiel. Croyait-il à une guerre prochaine ? Je ne sais trop. Il écrivait parfois : ceci, peut-être, dans certaines conditions, pourrait conduire à un conflit. Mais ce n'était qu'une petite phrase timide, perdue au milieu d'observations précises, ou bien reléguée dans une note.

C'est peut-être bien ce qui m'avait ennuyé. On aime qu'un écrivain vous dise immédiatement ce qu'il faut penser et ne vous oblige pas à réfléchir. On aime la thèse, quitte à contredire. Mais qu'on vienne seulement vous dire : « Voilà ce que j'ai vu. Concluez vous-même », c'est un procédé insupportable à une âme frivole.

Le fait est que la guerre était prédite, non pas à toutes les lignes, mais dans tous les

« blancs ». Il suffisait, en somme, de savoir ce que faisait et ce qu'avait déjà fait l'Allemagne : il suffisait, comme on dit, d'être informé, pour être contraint de penser que la guerre était inévitable. Or, nous avons tous entendu les personnages les plus « sérieux » déclarer qu'elle n'aurait pas lieu. Ils n'avaient pas lu. Vous non plus. Moi non plus. Je retrouve, dans le placard des livres sans intérêt, un ouvrage qui aurait pu m'ouvrir les yeux. Je n'en avais coupé que dix pages. Je le lis maintenant, un peu tard.

Des ouvrages pareils, on en découvrirait des centaines dans tous les placards de France. On ne voulait pas savoir. On laissait la vie couler. « La guerre ? Peut-être ! on nous dit cela depuis trente ans... » Ceux qui insistent, c'étaient des raseurs, et on les fuyait. Leurs livres passaient inaperçus.

Après la guerre, il ne sera peut-être pas mauvais de ne pas envoyer à la campagne les mêmes livres qu'au printemps.

Louis LATZARUS.

## Chauds les cafés, chauds !

Les cafés ferment à 21 h. 30, mais il n'est pas absolument impossible aux consommateurs mis à la porte de se procurer encore une tasse de café avant de rentrer chez eux.

A l'heure où le « balai », lisez le dernier mémo, amène sur la place de Rennes quelques Parisiens attardés et des permissionnaires, une voix de femme s'élève des profondeurs obscures de la place, devant la gare Montparnasse.

— Chauds les cafés, chauds !... Qui veut de la bière ?

Les cafés sont clos, mais la rue est ouverte à tous et l'ingénieuse commerçante pousse devant elle une petite voiture géignante et fumante autour de laquelle les consommateurs font cercle.

Les ténèbres empêchent de distinguer la couleur du breuvage, léger mais réconfortant par ces soirées de glacial printemps, et d'ailleurs la lasse ne coûte que deux sous.

— Si vous ne voulez pas boire déboul, asseyez-vous à la terrasse, dit la débitante.

Et, en riant, les soldats s'installent au bord du trottoir.

— Chauds les cafés, chauds !...

FANTASIES D'« AS »

Ils sont jeunes, ils vivent dans un état continu de tension nerveuse, ils considèrent parfois les rues, les théâtres ou les restaurants parisiens comme de simples champs de bataille.

Hier, l'un d'eux évalua avec son anto sur les trottoirs... Que voulez-vous ? Les routes sont si larges là-haut, on perd l'habitude d'obéir au bâton des agents etc., on entre dedans.

On a chand au théâtre. Mon Dieu ! on se déshabille ! Que ceux qui seraient tentés de

trouver ce procédé un peu incorrect songent que celui qui s'en rend coupable a le droit d'avoir chaud en bas, car à quatre mille il supporte des minima de 20 degrés.

En guise de cache-nez, on porte des bas roses ; c'est peu réglementaire, mais évoque les charmantes traditions de la guerre en dentelles...

Dans un établissement select, on déclare vouloir manger pour vingt-cinq sous. Et pourquoi pas ? Préférez-vous obtenir d'un de ces jeunes héros qu'il laisse une différence entre le maestro du coin et le grand restaurant à la mode ? Pour lui, c'est toujours et partout la cantine. On entre, on « grogne » et l'on s'en va très vite.

Là-bas, peut-être, le téléphone d'appel a tinté dans le poste du chef d'escadron : on demande des aviateurs pour une mission difficile, et on est là, on est toujours là, prêt à marcher, prêt à risquer sa peau, prêt à rire, prêt à accepter tout ce qu'on vous offre : un repas, un sourire, une promesse...

Tout cela n'est pas très correct, très régulier, très « service intérieur ».

Mais le service intérieur n'est pas précisément celui qui convient à nos héros de l'air. Donc, ne nous indignons pas ; sourions, passons et faisons demain le communiqué : nous y verrons que tel qui, hier, faisait rouler sa voiture sur les trottoirs a aujourd'hui survolé et abattu un albatros.

Il doit leur être beaucoup pardonné, car ils ont beaucoup volé !

Ils sont jeunes, ils sont fous, ce sont des « as ». — JULES CHANCEL.

## Tout vient à point...

Nous avons dit hier la difficulté qu'on éprouve à se procurer des drapeaux américains. On y parvient, cependant, et nous en avons la preuve dans ce fait que certains retardataires — le magasin « Jack de New-York », entre autres — sont aujourd'hui pavés.

Par contre bien des pavillons ont disparu d'un certain nombre de façades.

Le vent qui souffle avec violence est peut-être pour quelque chose dans leur retrait.

## Les flammes

Baby est malade. Il a vu sur les murs une affiche de Cagliostro où un personnage étrangement fantasmagorique jette des flammes par la bouche en appuyant sur sa poitrine une masse brunnâtre et médicamenteuse. Justement on vient de mettre sur la poitrine de Baby un peu de cette masse médicamenteuse et brunnâtre.

Baby est bien sage, mais il semble anxieux et tient la bouche grande ouverte.

— Que fais-tu là, chéri ?  
— J'attends.  
— Quoi ?  
— Les flammes...

LE VEILLEUR.

## LA ROUTE DE LA VICTOIRE

par Bernard Partridge



L'Allemagne. — Arrivons-nous au but ?

Le Punch, de Londres, qui, d'ailleurs, a coutume de donner de remarquables dessins, publie celui-ci qui est de tout premier ordre. Le Kaiser, dont le visage dit l'angoisse, suit, au hasard, sur une monture qui n'en peut mais, des chemins impraticables

Le Kaiser. — Où ? Ce sera bientôt la fin.

et sans issue. Il y entraîne une Allemagne épuisée et aveuglée. Voyez le drapeau en loques, voyez l'expression du Kaiser, voyez l'attitude de l'Allemagne et lisez la légende : c'est d'une admirable synthèse.



ISEULT-MORGANE, ETC., ETC. — Eh bien, comme si j'avais fait une gaffe...  
M. DES RAMIERS. — Oh! une gaffe, si on veut! Mais vous allez parler à Louche, avec insistance, de sermons et de paresses, et de tout ça...  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC. — Eh bien?... Est-ce qu'il est incroyant?...  
M. DES RAMIERS. — Ça, je ne sais pas... Mais il est protestant, et...  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC. (embarrassée). — Ah! mon Dieu! C'est vrai! Je n'y ai pas pensé! (Elle se dirige vers M. de Louche, qui est allé à la table où le thé est servi et mange des gâteaux d'un air appliqué.)  
LA PETITE D'EGANTINE (à M. des Ramiers). — Pourquoi lui dites-vous que M. de Louche est protestant? Vous le savez?...  
M. DES RAMIERS. — Non... mais je le pense... puisqu'il est Suisse...  
LA PETITE D'EGANTINE. — En voilà une raison! Il y a en Suisse autant de catholiques que de protestants!...  
M. DES RAMIERS (désinvolte). — Croyez-vous?... D'ailleurs, ça m'est égal... C'est plus fort que moi... Quoi qu'elle dise, j'éprouve toujours le besoin de la contredire, cette vieille farceuse!...  
LA BELLE M<sup>lle</sup> TREILLE (toujours en quête d'un compliment). — Si vous appelez vieille M<sup>lle</sup> de la Démolition, comment appelez-vous ses amies... ou celles qui se croient telles?...  
M. DES RAMIERS. — Je ne les appellerai pas... parce que, avec celles-là, je tiens à être poli...  
LA BELLE M<sup>lle</sup> TREILLE (d'un ton pointu). — On n'est pas plus gracieux! (Elle aperçoit Lagrath qui entre.) Ah! voilà ce cher ministre! (Elle va à lui.)  
M. D'HORTY (à M<sup>lle</sup> de Sermaze). — C'est égal! Si, il y a seulement cinq ans, on avait dit à Lagrath que des belles dames comme ça l'appelleraient : « Ce cher ministre!... » on l'aurait bigrement étonné! (Il indique Lagrath, que toutes les dames entourent.)  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Ah!... C'est ça, Lagrath?... (Elle le regarde.) Ben, il n'est pas plus mal qu'un autre!...  
M. D'HORTY. — Non, mais tant!...  
M<sup>lle</sup> LAVALLÉ D'AUZE (à M<sup>lle</sup> de Sermaze). — Vous connaissez le Ministre, naturellement?... (M<sup>lle</sup> Sermaze fait signe que non.) Oh!... mais alors, je vais vous le présenter...  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Mais non... mais non!... Ça n'a aucun intérêt!...  
M<sup>lle</sup> LAVALLÉ D'AUZE. — Permettez-moi, chère madame, d'insister encore pour obtenir votre joli jardin! Nous ne savons vraiment où aller... Tout établissement que nous serons obligés de louer nous coûtera les yeux de la tête!...  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Mais il n'y a pas que moi dans Paris qui aie un jardin! (Illuminée.) Tenez!... pourquoi ne demandez-vous pas à M. Lagrath son jardin du ministère!...  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Mais non... mais non!... Ça n'a aucun intérêt!...  
M<sup>lle</sup> LAVALLÉ D'AUZE. — Permettez-moi, chère madame, d'insister encore pour obtenir votre joli jardin! Nous ne savons vraiment où aller... Tout établissement que nous serons obligés de louer nous coûtera les yeux de la tête!...  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Mais il n'y a pas que moi dans Paris qui aie un jardin! (Illuminée.) Tenez!... pourquoi ne demandez-vous pas à M. Lagrath son jardin du ministère!...

M<sup>lle</sup> LAVALLÉ D'AUZE. — Ce n'est pas tout à fait son jardin! Il n'est que Sous-Secrétaire d'Etat!...  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Qu'est-ce que ça fait?...  
M<sup>lle</sup> LAVALLÉ D'AUZE (un peu hésitante). — Si vous croyez que... qu'il puisse disposer de... (Elle fait un mouvement pour aller à Lagrath.)  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Faites-lui plutôt demander ça par M<sup>lle</sup> Treille... ou par Loulou d'Eglantine... enfin, par une jolie femme... Ça sera plus sûr... (Tête de M<sup>lle</sup> Lavalld'Auze.)  
M. D'HORTY. — Ben, vous en avez de bonnes!... (M<sup>lle</sup> de Sermaze le regarde interrogativement.) Vous lui dites de faire demander ça par une jolie femme... Ce qui sous-entend que...  
M<sup>lle</sup> de Sermaze. — Dame!... je ne pense pas qu'elle soit assez bête, à cinquante ans, pour...  
M. DES RAMIERS. — Non?... Eh bien, c'est qu'alors vous n'avez pas vu ce nez qu'elle a fait!...  
M. MÉDARD LAGRATH (à M<sup>lle</sup> Lavalld'Auze). — Mon Dieu! je ne vois, en principe, aucune difficulté à vous faire obtenir le jardin du ministère, pour y donner votre fête champêtre... (Il regarde les carreaux que la neige et la grêle fouettent avec violence.) Une fête champêtre!...  
LA BELLE M<sup>lle</sup> TREILLE. — Espérons que, dans quinze jours, il ne fera pas ce temps-là!...  
LAGRATH. — Espérons-le!... (Geste indifférent.) D'ailleurs, moi je m'en... (Il s'arrête.)  
M. DES RAMIERS. (Il joue l'effacement.) — Qu'est-ce qu'il va dire?...  
M<sup>lle</sup> MONTBARD (Elle ne comprend pas). — Qu'est-ce que vous croyez donc qu'il allait dire?...  
FOLLIGNY. — Qu'il s'en frictionne la cristallin avec une patte de homard!...  
M<sup>lle</sup> MONTBARD (qui comprend de moins en moins). — Qu'est-ce que vous dites?... (A Iseult-Morgane, etc., etc., qui s'approche et lui fait des signes.) Vous avez quelque chose à me demander, chère Madame?...  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC. (à demi-voix). — Je veux vous dire qu'il va m'être impossible, quels que soient mes efforts, de maintenir Monsieur votre fils au Transatlantique... (Mouvement de M<sup>lle</sup> MONTBARD.) Bien mieux... le major a fini par se rendre compte qu'il n'a jamais été blessé!...  
M<sup>lle</sup> MONTBARD (avec véhémence). — C'est faux!...  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC. (paisiblement). — Or, vous savez que, en temps de guerre... et notamment d'action aussi vive qu'en ce moment-ci... tout simulateur est condamné sans merci... (Madame MONTBARD ouvre des yeux ronds.) Chaque jour, M. Edgar MONTBARD est interrogé par le major qui le questionne sur sa blessure... Il veut absolument savoir dans quelles conditions et où il l'a reçue!...  
M<sup>lle</sup> MONTBARD. — Devant Soissons... et... (geste imprévis pour indiquer la place de la blessure.)  
ISEULT-MORGANE, ETC., ETC. — Il n'en croit pas un mot! Et il est décidé... décidé, vous m'entendez bien... à en finir! Il va mettre demain votre fils au pied du mur... (M<sup>lle</sup> MONTBARD pousse un hurlement épouvantable. Tout le monde se retourne.)  
M. MONTBARD (Il accourt effaré). — Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a?...  
M<sup>lle</sup> MONTBARD (Elle se jette dans les bras de son mari). — ... Demain... demain... ils vont fusiller notre Edgar!... (Ahurissement général.)  
GYP.

# L'incroyable Aventure de Valentin Torras

## Prisonnier de Guerre en Allemagne

### III CHEMNITZ (Suite.)

Comme, dans cette caserne en construction, on ne leur donnait même pas d'eau, nous autres prisonniers civils nous nous offrîmes pour leur porter leur déjeuner à midi, afin qu'ils ne restassent pas tout le jour à jeun. J'y allais quelquefois, quand il ne pleuvait pas trop, heureux de respirer un peu d'air pur. Nous étions gardés par des soldats du landsturm, qui ne paraissaient pas enchantés de la promenade quotidienne que nous leur imposions.

On envoya aussi plusieurs centaines de prisonniers travailler dans les champs du lever au coucher du soleil. Je dois dire qu'à nous autres civils on ne nous imposait point de ces « corvées », comme disait un Français. Aussi n'eus-je jamais à souffrir de ces tortures supplémentaires.

Un assez grand nombre de prisonniers furent aussi employés dans diverses fabriques. Quand celles-ci étaient voisines, ils revenaient vers neuf ou dix heures du soir.

En mai on dressa une liste de tous les prisonniers civils agriculteurs et on les prévint qu'on les enverrait labourer les champs des territoires belge et français envahis. Ils partirent un matin, entassés dans des wagons à bestiaux, et l'on n'entendit plus jamais parler d'eux.

Jusqu'au mois de mai la nourriture avait été confiée à un adjudicataire. L'administration militaire se substitua à lui sous prétexte qu'il nous faisait mourir de faim. Du coup la cantine fut supprimée, elle ne subsista que de nom, car le cantinier ne nous vendit plus que des confitures, du papier, des cigarettes et de la limonade. On disait que les vivres qu'il y avait en Allemagne ne devaient plus être consommés par les prisonniers, quand bien même ceux-ci les paieraient.

Tout le mois de mai et une partie du mois de juin la nourriture fut un peu meilleure et surtout plus abondante. Mais à partir de la seconde quinzaine de juin nous regrettâmes l'adjudicataire. Quel pain! Quel café! Quelle soupe! Quels harengs pourris! Quels ratats infects à base de suif! Et le pire, c'est que, comme il n'y avait plus à la cantine que des confitures, il fallait manger de pareilles saletés ou mourir de faim, même si on avait de l'argent.

Comme le cantinier vendait à peine, il monta les prix des rares articles qu'il avait en magasin. Il vendit un mark le pain, le sucre, le café, le lait, les légumes, les conserves, tout à l'avenant.

En mai, on nous informa que nous pouvions tous — civils et militaires — écrire à nos familles par l'intermédiaire de la Croix-Rouge suisse. Je me hâtai de rédiger plusieurs lettres, mais on refusa de les faire partir. Je protestai, je demandai la cause de cette exception qui me causait un si grand préjudice. On me répondit hypocritement qu'étant Portugais je ne pouvais écrire dans un autre pays que le mien. Il y avait de quoi être désespéré et c'est ce qui m'arriva plusieurs fois.

Pendant le printemps nous avions obtenu la permission de former des orchestres. Nous avions un orchestre qui jouait sur des instruments faits avec de vieilles boîtes de fer blanc ou des roseaux percés de trous.

Ce fut alors qu'arriva le 25 mai qui fut une journée mémorable dans le camp de Chemnitz. Plusieurs de nos gardiens, vers midi, commencèrent à causer entre eux avec vivacité, comme s'ils commentaient quelque événement extraordinaire. Intrigués, nous nous approchâmes de certains d'entre eux, avec lesquels nous entretenions des relations, en dépit des coups de crosse et des injures dont ils nous gratifiaient. Nous leur demandâmes ce qui se passait et ils finirent par nous dire, à contre-cœur, que l'Italie se mettait du côté des Alliés et mobilisait contre l'Autriche.

Ils profitèrent de l'occasion pour arranger de la belle manière les Italiens! Ils ne faisaient, comme nous nous en convainquâmes plus tard, que répéter les injures de leurs journaux.

Ravis d'un pareil événement nous résolûmes de le fêter sur-le-champ. Nous improvisâmes aussitôt un drapeau blanc, sur lequel se détachait en lettres jaunes — découpées dans du molleton — cette inscription en français : « Symphonie du camp de Chemnitz : Prisonniers de guerre, à bientôt la liberté! »

Nous promenâmes ce drapeau à travers toutes les écuries en chantant la Marseillaise et en criant : « Vive l'Italie! » avec accompagnement de l'orchestre.

Les sentinelles prirent peur. Un feldwebel, qui ne savait pas un mot de français, entra dans les écuries. Il était suivi de plus de deux cents soldats du landsturm qui braquèrent leurs fusils sur nous. Le feldwebel nous annonça son arrivée par deux coups de revolver qui, heureusement, ne blessèrent personne. Les chefs responsables des compagnies françaises et russes furent arrêtés sur-le-champ. Pendant ce temps-là nous cachâmes le drapeau et les instruments.

A minuit, le feldwebel fit une nouvelle apparition. Il était accompagné d'un des Français précédemment arrêtés; il le fit monter sur une planche placée sur un tonneau vide pour nous demander de livrer le fameux drapeau.

Nous lui obéîmes. Peu de temps après commencèrent les interrogatoires; ils étaient faits par l'intermédiaire de deux interprètes, l'un français, l'autre russe. Mais on ne put rien tirer au clair. Personne n'avait rien entendu, personne n'avait rien vu. Il n'y eut pas une seule dénonciation. A la fin, fatigués de cette inutile enquête, nos bourreaux se décidèrent à nous laisser tranquilles.

Nous dormîmes mal. La faim et les parasites nous réveillaient. Bien souvent, la nuit, nous entendions la Marseillaise à mi-voix, assis sur nos paillasses. D'autres fois nous parlions de la guerre.

Celle-ci était notre seule pensée. Nous savions la tournure qu'elle prenait, car nous avions des journaux français, suisses et allemands que les soldats nous procuraient en cachette. Ces journaux nous coûtaient de dix à cinquante

marks le numéro. Nous nous cotisions pour les acheter. Et l'un de nous les lisait à haute voix. Nous étions des centaines à en écouter la lecture, haletants de curiosité.

Durant l'été de 1915, pendant la retraite des Russes, la tristesse régnait parmi nous. En septembre, nous reprîmes un peu de courage, en apprenant l'offensive franco-anglaise de Champagne et d'Artois. Les récits du *Matin* — le *Matin* parvenait très souvent jusqu'à nous — provoquaient notre enthousiasme.

Ce fut dans ce même mois de septembre qu'on décida de rédiger une fiche personnelle sur chaque prisonnier de Chemnitz. (J'ignore si l'on fit de même dans les autres camps.) On suivait l'ordre alphabétique. Sur chaque fiche, on mettait le nom, l'âge, la nationalité et le signalement du prisonnier.

Quand on arriva à la lettre T, étonné de ne pas être appelé, je prévins qu'on m'avait oublié. Il me fut répondu que j'étais le Portugais Tonio Antuan. Je dis que je m'appelais Valentin Torras. Un sergent m'apporta ma fiche, que je refusai de signer. Elle contenait le signalement du Portugais en question. Le sergent le lut en allemand et me le traduisit ensuite en français.

— Vous voyez bien que ce n'est pas le mien, répondis-je.

Il me regarda et compara, puis, haussant les épaules, me dit : « Vous avez raison. Ce signalement n'est pas le vôtre. Mais mes supérieurs prétendent que c'est lui et je dois me taire et obéir. Par conséquent, je vous fais votre fiche au nom de Tonio Antuan, sujet portugais, fait prisonnier à Valenciennes. »

— Mais c'est absurde! criai-je exaspéré.

Ce sergent était un diplomate.

— Complètement absurde, acquiesçai-je. Mais je ne dois pas juger la conduite de mes chefs. Quand ils affirment que vous êtes Portugais, ils doivent savoir pourquoi.

Et il ne s'en donna pas pour si peu.

(A suivre.)  
Valentin TORRAS.  
(Voir Excelsior depuis le 1<sup>er</sup> avril)

## NOS GRANDES INDUSTRIES A LA FOIRE DE LYON POUR LA MÉTALLURGIE

### LES MÈCHES AMÉRICAINES « MECANO »

Pendant la dernière décennie et en raison des progrès de l'industrie, la consommation des mèches américaines en France était devenue très importante.

Depuis 1914, à la consommation normale sont venus s'ajouter les besoins énormes des nouvelles usines de guerre.

D'autre part, si l'on considère que l'importation allemande, qui entravait pour les 3/5 dans la consommation totale, a disparu, on se rendra compte des difficultés de la situation.

La « Fabrique parisienne des mèches américaines », à La Courneuve, 33, avenue Victor-Hugo, s'est efforcée d'y faire face.

Cette usine modèle a trouvé le moyen de faire mieux que les Allemands et, aujourd'hui, ses produits sont justement préférés.

Faites en acier rapide, recuit, trempé dans des fours électriques, sous le contrôle permanent d'un pyromètre, ses mèches ont un rendement d'une régularité mathématique.

Avec elles, un perceur fait en une journée le travail d'une semaine.

Pour donner une idée du labour produit, nous dirons seulement qu'en deux ans la production de la Fabrique parisienne de mèches a plus que doublé et, à la fin de l'année en cours, elle dépassera 100.000 pièces par jour, alors que la production des usines allemandes, en 1913, était d'environ 80.000 mèches.

On ne peut que louer l'effort des fondateurs de la Fabrique parisienne de mèches américaines qui, malgré les difficultés de toutes sortes, ont pu mettre sur pied, dans leurs ateliers de constructions mécaniques, 42 types de machines, dont le nombre total atteint actuellement 700 et dépassera prochainement un millier, destinées à la fabrication exclusive des mèches.

L'industrie française doit beaucoup à cette Société.

### TOUTE FEMME PEUT RAJEUNIR SON TEINT

Des expériences et des recherches ont prouvé que la beauté du teint réside dans le derme ou la vraie peau qui, chez les enfants, est recouverte d'une peau transparente à travers laquelle le teint rose et délicat paraît dans toute sa splendeur. Comme les années s'écoulent la vraie peau reste la même, mais les petites cellules qui forment l'épiderme s'épaississent, durissent et ne tombent pas quand elles sont mortes, de sorte que l'épiderme devient terne et ridé et dissimule complètement le joli teint qui existe encore sous la peau. On ne peut le découvrir qu'en enlevant ces petites cellules mortes de l'épiderme. Le savon, le lait et les crèmes de toilette font disparaître un petit nombre des cellules les moins tenaces, mais les couches compactes de tissu mort ne peuvent être enlevées qu'au moyen d'un dissolvant inoffensif qui semble posséder la remarquable propriété de détacher peu à peu toutes les cellules mortes qui masquent le teint et dissimulent sa beauté. Toutes les femmes doivent se procurer la Crème Aseptique, l'appliquer chaque soir sur leur visage, et lorsqu'elles se lavent, le lendemain matin, une grande partie de la peau morte disparaît. Continuez ce traitement régulier et vous remarquerez l'amélioration merveilleuse de votre peau et de votre teint.

### M. TRISTAN BERNARD

nous parle de la « Volonté de l'homme. »  
Le Gymnase donnera aujourd'hui en représentation générale et en première, une pièce nouvelle de M. Tristan Bernard, la *Volonté de l'homme*, qui aura en tête de ses interprètes M. Signoret et Mlle Jane Renouardt. L'auteur a bien voulu nous parler de son



M<sup>lle</sup> JANE RENOUARDT  
Phot. Neutlinger.

œuvre, mais il l'a fait avec une telle discrétion que notre curiosité n'en aura que plus de joie à l'applaudir.

Nous pouvons seulement signaler que c'est sa première grande pièce depuis la guerre et qu'elle ne traite d'ailleurs de celle-ci en aucune façon. C'est une œuvre satirique, une étude de caractères à la manière de... Tristan Bernard, de la même verve que *Monsieur Cadomat* et *le Prince charmant*.

L'action se déroule dans un milieu bourgeois très élégant. Elle nous permet d'assister à la vie d'un homme qui n'a d'autre but que celui de se marier et qui agit très énergiquement dès qu'il sent cette sentimentale suggestion.

Une princesse dit : « Quand ce sont les

hommes qui règnent, ce sont les femmes qui gouvernent. » Ne cherchez pas d'exemples dans la politique étrangère, mais tenez le fait pour à peu près certain, avant même qu'il ait été illustré par l'esprit de M. Tristan Bernard. — R. V.

Opéra. — La série de représentations que donnera à l'Opéra M. Batistini commencera samedi soir avec *Hamlet*. Legrand artiste interprétera donc cette fois encore un des rôles qui semblent avoir été destinés à son incomparable talent.

Odeon. — La matinée classique d'aujourd'hui sera composée de *Polyeucte* et des *Dominois*, comédie en un acte en vers, de Charles Rivière du Fresnoy. Cette petite pièce, dont le texte original a été reconstitué par M. Jean Vix, sera représentée avec les danses de l'époque (mimette, bourrée, pavane, forlane et gavotte). La conférence qui précédera le spectacle sera faite par M. Camille Le Senne.

Aux Capucines. — Aujourd'hui, à 2 h. 30, matinée du *Ou Camp-l'on ?* Aux Capucines ! ; Au-dessus de l'entresol et Premier succès, avec miss Campton et M. Berthez.

Ceux qui s'en vont. — Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Joseph Leroux, homme de lettres, secrétaire général du Grand-Guignol.

M. Joseph Leroux, qui a donné quelques œuvres au théâtre, dont l'une, *l'Amateur*, était applaudie encore dernièrement, était le frère de notre excellent confrère M. Gaston Leroux.

Cet après-midi : GÉNÉRALE : 2 h., la *Volonté de l'homme*, au Gymnase.

Opéra, 2 h., *Aida*.  
Th.-Français, 1 h. 30, *Bérénice*, *Blanchette*.  
Opéra-Comique, 1 h. 30, *la Traviata*, *Pausanias*.  
Odeon, 2 h., *Polyeucte*, *les Dominois*.  
Gaité-Lyrique, 2 h., 30, la *Fille de Mme Angot*.  
Trionon-Lyrique, 2 h., 15, *Rip*.  
Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée, 2 h., 30; Bouffes-Parisiens, 2 h., 15; Châtelet, 2 h.; Th. Edouard-VII, Grand-Guignol, Gymnase, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h., 30; Sarah-Bernhardt, 2 h., 15; Apollo, 2 h.; Réjane, 1 h. 45; Renaissance,

2 h. 30; Scala, 2 h. 15; Variétés, 2 h. 30; Th. Michel, 2 h. 45; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

Ce soir :

PREMIÈRES : 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*, à la Porte-Saint-Martin; à 8 h. 45, la *Volonté de l'homme*, 3 actes, de M. Tristan Bernard, au Gymnase.  
Th.-Français, 8 h. 30, le *Marquis de Priola*.  
Opéra-Comique, 7 h. 45, *Aphrodite*.  
Odeon, 7 h. 45, *l'Aventurier*.  
Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux Riches*, mardi, jeudi, sam., dim.  
Variétés (Gul. 09-22), tous les soirs, 8 h. 15, la *Reine de Pâques*.  
Gymnase, 8 h. 45, la *Volonté de l'homme*.  
Antoine, 8 h. 30, *Monsieur Heccherley*.  
Renaissance, 8 h., le *Voleur*.  
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.  
Gaité-Lyrique, 8 h., la *Favorita*.  
Trionon-Lyrique, 8 h., la *Vivandière*.  
Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*.  
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Lila*.  
Réjane, 8 h., *Within the law*.  
Châtelet, 7 h. 30, *Dirk*, roi des chiens policiers.  
Apollo (Central 72-21), 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire*.

Athénée, 8 h. 30, *Chichi*.  
Cluny, 8 h. 15, la *Mazurka de Charles*.  
Capucines (Tel. Gul. 56-40), 8 h. 30, *Ou camp-l'on ?* Aux Capucines, revue. Au-dessus de l'entresol.  
Edouard-VII, 8 h. 30, la *Folle nuit ou le Dérivatif*.  
Grand-Guignol, 8 h. 30, le *Baiser mortel*; *Un Révillon au Père-Lachaise*.  
Th. Michel, 8 h. 45, *Carmélite*.  
Scala, 8 h. 15, *Champignol malgré lui*.

MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Vendettes et Attractions*.  
Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la *Revue des Bobards*.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 20 et 8 h. 15, *David Garrick*, *Judex*.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

## LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 62, r. Réaumur. La boîte 5 fr. 50 c. mand.

## ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT DE COUPONS. ACHAT DE SUITE BANQUE GIRON (54<sup>e</sup> année), 67, r. Rambuteau. Téléph.

## PAU, STATION D'HIVER

reste la villégiature idéale. Son climat, privilégié, le soin des hôteliers à obtenir, sans relâche, un devoir patriotique, la non-réquisition des hôtels en font la station unique de repos.

## COQUELUCHE Guérison rapide par COQUELYGOL

BOUCHÉ, EMPAQUÉ. Pa. Leblond, 140, r. du Temple, Paris



Achat de tous meubles dont on veut se débarrasser.

## TISANES POULAIN

Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, GRAVÈLE, FOIE, REINS, vessie et toutes maladies rénales. Livre d'or et Attestations franco. — Ecrire : TISANES POULAIN, 37, r. St-Lazare, Paris

## UNE PASTILLE VALDA EN BOUCHE

C'est la PRÉSERVATION

des Maux de Gorge, Erouvements, Rhumes de Cerveau, Rhumes, Bronchites, etc.

C'est le SOULAGEMENT INSTANTANÉ

de l'Oppression, des Accès d'Asthme, etc., etc.

C'est le BON REMÈDE

pour combattre toutes les Maladies de la Poitrine.

RECOMMANDATION de toute IMPORTANCE

DEMANDEZ, EXIGEZ dans toutes les Pharmacies

Les Véritables

PASTILLES

VALDA

vendues seulement en BOITES de 1.50 portant le nom

VALDA



**LISEZ NOS CONTES :**  
ILS VOUS DISTRAIRONT  
**LISEZ NOS ANNONCES :**  
ELLES VOUS SERVIRONT

# EXCELSIOR

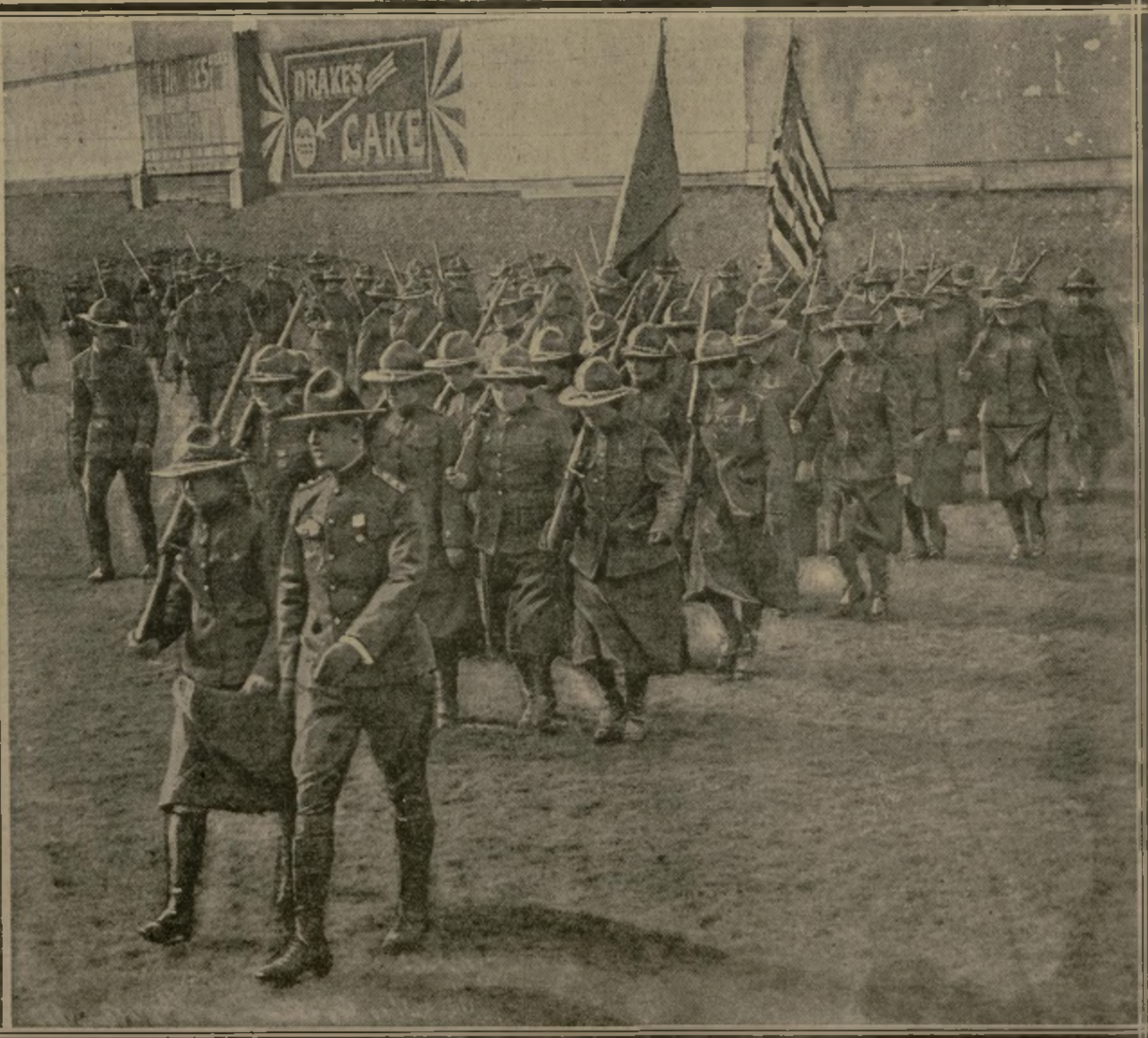
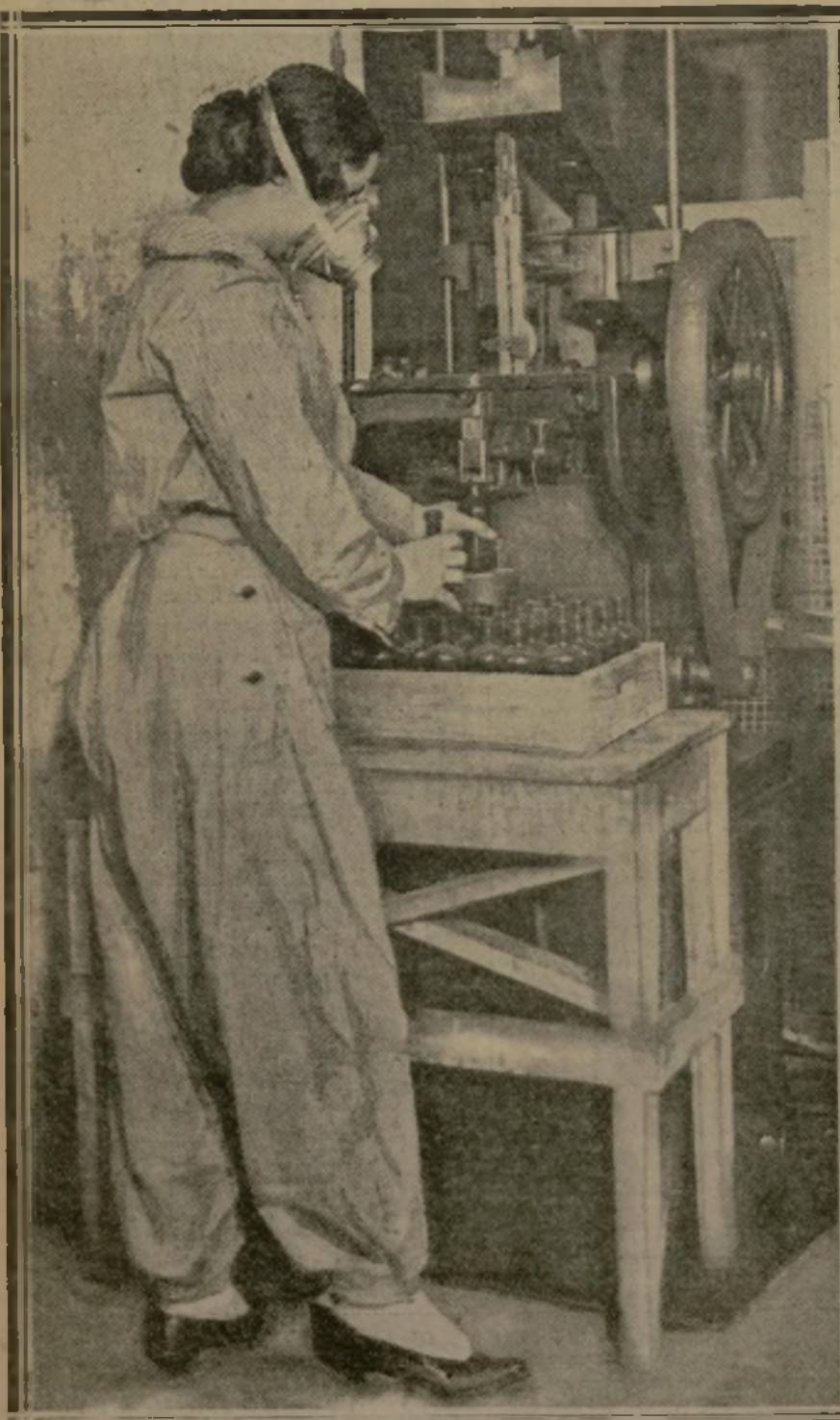
**VOUS QUI CHERCHEZ**  
UN EMPLOI — UN EMPLOYÉ  
**VOUS TROUVEREZ**  
SI VOUS LISEZ NOS « PETITES ANNONCES »

## LES ANGLO-INDIENS, VAINQUEURS DES TURCS, EN MÉSOPOTAMIE



1° CONVOI DE PRISONNIERS TURCS; 2° LE GÉNÉRAL SIR F. MAUDE SORTANT DE SA TENTE; 3° DEUX GÉNÉRAUX TURCS FAITS PRISONNIERS À DAHRA  
Poursuivant leurs succès de Kut-el-Amara et de Bagdad, les troupes du général Maude, qui ont fait leur jonction avec les forces russes venant de Perse, avancent sur Mossoul. Ces photographies arrivées hier représentent : 1° Un convoi de 2,500 prisonniers ottomans en marche vers Kut-el-Amara ; 2° Le général sir Frederick Maude sort de sa tente, où il vient d'interroger deux généraux turcs prisonniers ; 3° Kaimakam Emin bey à gauche, et Kaimakam Youssouf bey, les deux généraux turcs faits prisonniers à Dahra.

## LES FEMMES AMÉRICAINES VEULENT JOUER UN RÔLE DANS LA GUERRE



### DANS UNE USINE DE PRODUITS CHIMIQUES

La nation américaine tout entière se prépare à la guerre avec résolution. Tandis que des milliers de jeunes hommes demandent à venir se battre en France, les femmes veulent, elles aussi, se rendre utiles. On ne compte plus celles qui se sont déjà engagées

### DES JEUNES FILLES DE BOSTON, ENROLÉES DANS UN CORPS SPÉCIAL, DÉFILENT COMME DES SOLDATS

dans les usines. La première de ces photos représente une ouvrière masquée pour la manipulation des produits chimiques; la seconde, des « soldates » faisant l'exercice à Boston. Elles ne se battront pas, mais pourront faire des ambulancières — armées, le cas échéant.